

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

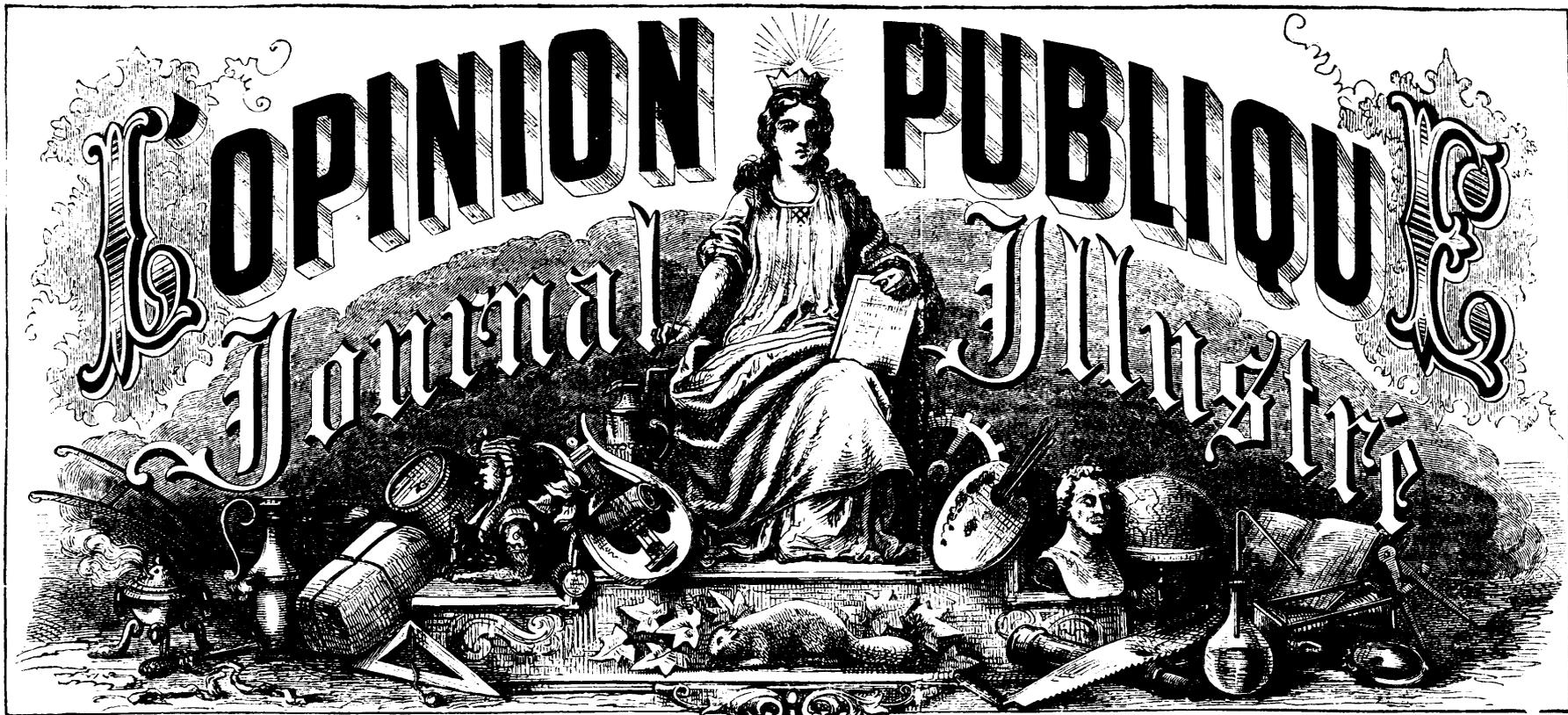
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



CUIQUE SUUM

La fête du 24 juin ayant pleinement réussi, plus d'un s'attribue d'en avoir eu le premier l'idée ou d'avoir travaillé plus que tout autre à son succès. Nous croyons rendre, dans les lignes suivantes, justice aux uns et aux autres.

C'est M. E. Rameau qui, dans son livre *La France aux Colonies*, suggéra le premier une réunion générale, le jour de la Saint Jean-Baptiste, des représentants de tous les Canadiens-Français disséminés sur ce continent. Mais cette proposition ne fut point relevée par la presse, elle passa inaperçue.

L'an dernier, au banquet de la Saint Jean-Baptiste, à Ottawa, M. Stanislas Drapeau prononça un discours dans lequel il dit entre autres choses :

« Je profite de cette heureuse circonstance pour émettre une idée qui, bien que neuve, me semble cependant mériter un accueil favorable; cette idée, la voici en quelques mots.

« Indépendamment de celles qui couvrent déjà le pays, former une association mère autour de laquelle viendraient se grouper, chaque année, des délégations envoyées par les Sociétés St. Jean-Baptiste de toute l'Amérique.....

« Chaque Société enverrait deux délégués, munis du pouvoir de la représenter à la Convention..... à laquelle seraient mises à l'étude certaines questions relatives à l'agriculture, à la colonisation, et surtout au rapatriement de nos compatriotes exilés dans la république voisine.

« Quel beau spectacle,—ajoute M. Drapeau,—que celui de la réunion de cinq à six cents Canadiens-Français venus de partout, des Etats-Unis, d'Ontario, de l'Acadie, et de toutes les villes et campagnes du Bas-Canada, pour se serrer la main et renouveler le serment de fidélité au vieux drapeau qui abrite nos institutions!.....

« Un banquet serait donné, et puis, à heure fixe, un toast porté par le Président, serait transmis par voie télégraphique à toutes les sociétés-sœurs; de sorte qu'à la même minute, l'on pourrait têter le pouls à notre nationalité sur toute la ligne et en constater la vitalité.»

Peu de temps après, l'abbé Casgrain s'occupait de ce projet à Québec, et essayait d'obtenir le concours actif du clergé. Cependant ses démarches ne furent connues que de quelques personnes.

M. L. O. David écrivit dans *L'Opinion Publique* du 18 Septembre 1873 un article dans lequel il recommandait fortement le projet. Le 2 octobre, M. David publiait aussi le discours de M. Drapeau prononcé le 24 juin précédent, et l'accompagnait de quelques observations.

Simultanément aux Etats-Unis, c'est-à-dire après la fête du 24 juin 1873, à Lowell, Mass., où quinze sociétés nationales s'étaient donné rendez-vous, M. Ferdinand Gagnon, notre collègue à *L'Opinion Publique*, conçut aussi, avec M. Alfred G. Lalime, l'idée d'une fête plus générale sur le territoire canadien. M. Gagnon en parla aussitôt à l'abbé Primeau, curé de Worcester, qui lui-même s'empressa d'en écrire à M. David. Celui-ci répondit à son appel en insérant dans *L'Opinion Publique* l'article que nous venons de mentionner.

Un comité provisoire se forma à Worcester et dès le mois de janvier 1874, M. F. Gagnon, s'adressa à plusieurs personnes du Canada pour obtenir leurs concours. Il écrivit d'abord au nom du comité à M. Drapeau :

« Nous voulons, disait-il, ni plus ni moins, faire l'application en grand de votre belle idée émise à Ottawa, le 24 juin dernier...

Nous avons cru que—l'idée venant de vous—vous seriez homme à pousser l'exécution de ce plan, en autant qu'il vous sera possible, et que vous voudrez bien prendre les mesures nécessaires auprès de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal, pour faire inviter nos sociétés des Etats-Unis. Nous vous prions de croire qu'admirateurs du plan patriotique que vous avez conçu, nous n'épargnerons ni temps, ni peine pour le faire réussir.»

Il écrivit aussi à L'hon. M. Chapleau et à M. David, et c'est à sa demande que j'ai commencé à parler du projet dans *L'Opinion Publique* du 15 janvier dernier.

On connaît le reste; on sait le travail accompli par le comité d'organisation de Montréal, le mal que chacun de ses membres s'est donné pour préparer la fête, et le bon vouloir, l'esprit de conciliation qu'ils ont rencontré parmi nous. Mais il nous paraît juste de signaler plus qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour dans la presse de Montréal, l'œuvre du comité de Worcester. N'oublions pas que ce comité a décidé soixante sociétés à venir à Montréal. C'est là le fait principal de toute l'organisation, et le mérite en revient de droit à nos amis des Etats-Unis.

OSCAR DUNN.

LOUIS RIEL

Le jeune chef métis est accueilli avec les plus profondes sympathies par les Canadiens des Etats-Unis, au milieu desquels ils se trouve en ce moment. Ne recherchant ni l'éclat, ni les démonstrations, M. Riel est en ce moment avec son ami, le Rvd. père Richer, de Suncook, et de tous côtés nous recevons des lettres demandant sa présence dans les centres canadiens et lui promettant des réceptions publiques.

M. Riel, qui attend avec patience, avec confiance que justice lui soit rendue, ne semble pas vouloir se rendre à ces invitations sympathiques, tout en étant vivement impressionné de ce zèle des Canadiens émigrés pour la noble cause qu'il défend.

Venu à Worcester pour remercier le Rvd. J. B. Primeau, MM. Houde et Gagnon de leurs sympathies pour lui, les Canadiens de cette ville ont profité de sa présence pour convoquer une assemblée où des résolutions en faveur des métis et de l'amnistie ont été adoptées à l'unanimité.

Le Rvd. J. B. Primeau, MM. Houde et Boudreau, de Worcester, prirent tour à tour la parole et parlèrent éloquemment à l'appui des résolutions.

Appelé par l'assemblée, M. Louis Riel se leva au milieu d'acclamations et de bravos enthousiastes.

Nous étions absent de la ville, et ne pouvions par conséquent être présent et entendre le solide discours de M. Louis Riel, mais comprenant l'importance des paroles du chef métis, nous sommes allés aux informations afin de donner à nos lecteurs un aperçu exact de ce discours, aperçu que nous avons présenté à M. Riel et qu'il a approuvé.

Voici la substance du discours de M. Riel :

« Il remercie l'assemblée qui vient d'adopter les résolutions qu'il approuve de tout cœur. Il a remarqué une omission, dans les résolutions; on appelle les métis: "métis français" on devrait toujours dire "métis canadiens-français"; car ses nobles frères ne sont pas seulement des catholiques inébranlables, mais ils sont aussi Canadiens par l'origine et par le patriotisme. En parlant de nous, il ne faut pas oublier de nous appeler des métis canadiens-français, car nous tenons à tout cela.

« Il raconte ensuite la formation de la colonie métisse au Nord-Ouest par les hardis coureurs des bois, de la province de Québec, les luttes des colons contre les empiétements de leurs voisins anglais. Parlant des mœurs et du caractère des métis, ils sont, dit-il, doux, observateurs, paisibles, hospitaliers, et justes en toutes choses; braves, courageux, jaloux de leur indépendance et attachés à leurs prêtres.

« Après avoir donné une description géographique de Manitoba, des avantages du sol et du climat pour la colonisation, il invita les Canadiens des Etats-Unis à émigrer vers cette province.

« Ici, l'assemblée lui ayant demandé de raconter les troubles du Nord-Ouest; il dit qu'ayant joué dans ces événements le rôle qu'on sait, il est en demeure de les raconter avec pleine connaissance, mais qu'il ne croit pas le moment encore arrivé de parler sans réticence. Pour être complet, il lui faudrait raconter certains détails qui compromettraient la réputation de plusieurs hommes politiques; ce qu'il ne veut pas pour le présent.»

Nous empruntons ici le compte-rendu du *Foyer Canadien* :

« Pendant que le gouvernement canadien était encore en négociation pour l'acquisition du territoire de la Rivière-Rouge et avant que le transfert fut définitivement effectué, il envoya des agents pour ouvrir des chemins dans ce territoire, et des arpenteurs pour diviser les terres. Ces arpenteurs, et il y en avait presque une nuée, et bien armés par mesure de prudence, se mirent à partager les terres des Métis comme bon leur semblait, taillant, rognant à leur fantaisie et sans égard aux justes réclamations des propriétaires légitimes. Cela était fait dans le but évident de traccasser les Métis au point de les décider à abandonner leurs terres ou à les vendre à vil prix, pour s'en aller plus loin. Ensuite le gouvernement aurait gratifié messieurs les orangistes de ces belles propriétés, ou ceux-ci sans s'en seraient emparés sans crainte d'être troublés par leur indulgent ami le gouvernement. Mais les Métis, assez perspicaces pour deviner ce plan, n'entendaient pas de cette oreille-là. Ils signifièrent à messieurs les arpenteurs intrus d'avoir à cesser de suite leur arpentage illégal, et sur le refus menaçant de ces derniers, ils leur dirent carrément que si l'on voulait se servir de ces armes pour continuer l'arpentage, eux s'en serviraient aussi pour l'arrêter. Et l'arpentage fut arrêté par ce franc avertissement.

L'ouverture de chemins par des agents du gouvernement canadien dans les circonstances n'était pas plus légitime; c'est pourquoi la Compagnie de la Baie d'Hudson, seul gouvernement reconnu sur le territoire de la Rivière-Rouge, envoya une protestation au cabinet impérial contre ces empiétements. Outre leurs propriétés, les Métis se trouvaient ainsi à défendre l'unique gouvernement légitime qu'ils eussent. Sur les entrefaites, ils apprirent que le gouvernement canadien envoyait le lieutenant-gouverneur MacDougall, improvisé pour la circonstance, pour prendre en main toute l'autorité exécutive, gouvernementale et administrative du territoire de la Rivière-Rouge, sans autre garantie pour la population métisse, qu'un conseil tout formé d'avance et composé de gens inconnus, ou plutôt connus pour la plupart par leur hostilité ouverte à tout ce qui est français et catholique. Les Métis se dirent: "Loyaux nous sommes et voulons rester à notre souveraine la reine; mais nous ne reconnaissons pas au gouvernement canadien le droit de nous acheter et de disposer de nous comme d'un troupeau de moutons. S'il s'était montré mieux disposé à notre égard, d'abord en attendant que le transfert de notre territoire fut légalement effectué avant de s'immiscer dans nos affaires locales, ensuite en n'essayant pas de nous faire gouverner autocratiquement par un gouverneur ouvertement hostile et une administration tout à fait irresponsable, nous n'aurions pas eu d'objection à reconnaître tout gouvernement légitime et protecteur qu'on nous aurait donné. Mais maintenant, il nous faut des garanties certaines que nos propriétés, nos vies, nos libertés civiles, religieuses et politiques seront respectées; sinon, nous les défendrons par tous les moyens légitimes que Dieu a mis dans nos mains." Et comme on sait, les Métis firent rebrousser chemin à M. MacDougall et à son escorte armée. Ensuite, le parlement canadien passa l'acte de Manitoba, lequel accordait à cette province une législation et une administration calquées sur celles des autres provinces de la confédération. En consentant à traiter avec les délégués du gouvernement provisoire de la Rivière-Rouge, le seul gouvernement de fait alors existant dans ce territoire, il le reconnaissait implicitement.

Pour les Métis, il s'agissait alors d'une autre question importante. Avant de déposer les armes qui leur avaient servi à se défendre et à obtenir la reconnaissance de leurs droits, ils n'étaient pas disposés à laisser ceux qui s'étaient placés à leur tête pour les protéger, exposés aux poursuites que ne manquerait pas de leur susciter le fanatisme orangiste déjoué dans ses projets hostiles. Ils demandèrent amnistie complète, c'est-à-dire oubli de tout ce qui s'était passé pendant ces troubles provoqués par la faute du gouvernement canadien lui-même. Celui-ci promit que l'amnistie serait accordée, mais en même temps, loin de faire les démarches nécessaires pour l'obtenir, il travaillait en sous main à jouer les Métis. Ceux-

ci furent assez clairvoyants pour s'en apercevoir. Aussi à la fin du compte, au bout de ses cartes, le gouvernement canadien fut obligé de mander Mgr. Taché de Rome pour essayer de rassurer les Métis par l'entremise du digne prélat en qui il savait que ses ouailles avaient une confiance illimitée. A force d'hypocrisie, de fausses promesses, il parvint à tromper la bonne foi de Mgr. Taché, qui assura solennellement les Métis que l'amnistie serait accordée avant longtemps; que c'était une chose entendue, certaine, qu'il leur en donnait sa parole d'honneur. Malheureusement, le digne évêque déplore encore le guet-apens dont le premier il a été victime. L'amnistie promise est encore à arriver."

Nous terminons ici cette citation empruntée au journal de Worcester et continuons d'après nos notes.

"Pour l'exécution militaire de Scott, dit M. Riel, c'est un fait aussi malheureux, mais pas plus malheureux qu'aucune autre exécution légale. Les autorités militaires du gouvernement provisoire, auxquelles Scott faisait la guerre depuis trois mois, ont fait comme il fallait. Et le juste châtement de ce coupable a rappelé à la tranquillité les Ontariens perturbateurs de la paix dans le Nord-Ouest.

"Scott était un fanatique, arrêté deux fois pour avoir trahi le gouvernement provisoire, il ne voulait pas s'amender, mais insultait les métis et les menaçait de mort. En prison, c'était un véritable enragé. On le fit passer en cour martiale et il fut condamné à être exécuté. C'est le seul traître qui a subi ce sort de la part de nos gens, et les orangistes ont tué sans raison trois métis inoffensifs.

"L'amnistie, dit M. Riel, sera accordée avant longtemps, car j'ai confiance dans l'appui de la députation canadienne-française dans le parlement fédéral et quant aux Métis ils ne céderont rien de leurs justes droits. Les Métis ont franchement accepté la lutte sur le terrain constitutionnel, et ils sont fermement décidés de l'y continuer jusqu'au bout. Leurs adversaires se lasseront avant eux.

La race canadienne-française accomplira sa mission à l'ombre du drapeau sacré de la religion, il en est convaincu."

Ce discours fut fréquemment interrompu par de frénétiques applaudissements.

En parlant des événements dont il a été le héros, M. Riel ne lança aucune parole désagréable à l'adresse de ses impitoyables et fanatiques adversaires, mais sa figure, son expression, son éloquence étaient plutôt enjouées que sévères.

Louis Riel est confiant dans la justice de sa cause et dans l'appui des canadiens-français.

Il parle avec conviction, et il se plaît à priser bien haut les canadiens de la Province de Québec et des Etats-Unis. Celui qui exprime quelque doute sur le dévouement des canadiens-français à sa cause est mal reçu et baisse bientôt la vue au ton négatif de M. Ls. Riel contre ces imputations.

Les canadiens-français devront prouver par leur attitude que les opprimés ont raison de compter sur leur protection.

Demandons l'amnistie par toutes les voies, par toutes les bouches.

Plus de temporisation, trop longtemps nous avons eu des Fabricius dans cette affaire. Voici quatre ans, cinq ans qu'on a promis l'amnistie, et elle n'est pas encore venue!! Sommes-nous quelque chose dans la confédération? si nous ne sommes pas quelqu'un, il est temps de le savoir. Si nous ne sommes rien, ou si nous devons être les éternels tondus du régime fédéral, que devons-nous faire? Problème immense!

Oui, immense, mais que nous devons nous empresser de faire résoudre avant que nous nous ensevelissions trop avant dans l'indifférence du fait accompli qui semble être la boussole de nos hommes politiques, que ce fait accompli soit ou non la ruine de notre nationalité.

FERD. GAGNON.

SOUVENIRS DE LA SAINT JEAN-BAPTISTE

L'ILE STE HELENE

Mes connaissances historiques sur cette île que l'autorité militaire a jusqu'à ces derniers jours tenue si rigoureusement fermée au public, remontent à quelques années et tiennent à une rencontre singulière que je fis sur ses rives.

C'était en plein mois de janvier, un dimanche, et par une de ces magnifiques journées d'hiver où dans le ciel d'un bleu tendre brille un clair soleil; l'air froid, sec et vif cinglait les visages comme une volée de menu grésil, et les colorait de ces tons frais et roses qui donnent aux promeneurs un air de santé robuste, et particulièrement au teint des femmes en cette saison une fraîcheur et un éclat si appétissants, qu'on serait tenté de mordre à leurs joues comme à la chair ferme et luisante d'une pomme.

Sur les chemins balisés qui, de Montréal, rayonnent vers les villages de la rive droite du Saint-Laurent, les sleighs aux robes trainantes, glissaient rapides et légers au milieu d'une foule de piétons et de nombreux patineurs, enveloppés de fourrures ou d'épais pardessus de drap; la neige couvrant les campagnes avait les scintillements d'une poussière de cristal, et les énormes glaçons du fleuve soudés ensemble laissaient éclater à leur surface les reflets bleuâtres de leur profondeur, comme s'ils avaient emprisonné un pan d'azur dans leurs arêtes prismatiques, ou laissé filtrer à travers leur transparence la lumière d'un ciel submergé.

Signe incontestable d'une température sibérienne, deux jets intermittents de vapeur floconneuse s'échappaient des voies respiratoires des hommes et des chevaux, dont les mouvements et la marche semblent par ces froids aigus obéir aux effets d'un engin placé dans l'intérieur.

Profitant de la beauté de cette après-midi et de la solidité du pont de glace, lequel, durant trois mois d'ordinaire, relie l'une à l'autre les deux rives du fleuve, votre serviteur, accompagné de deux amis, arriva après une course à l'allure du jour, c'est-à-dire au pas accéléré, à l'extrémité méridionale de l'île Ste. Hélène.

A cette époque, l'autorité militaire gardait avec un soin jaloux les abords de ce domaine mystérieux, et l'hiver était le seul moment propice pour qui voulait fouler ce sol, défendu non par des dragons mais par de simples fusilliers anglais, qui montaient leur faction à un mille de là, à l'autre bout de l'île.

Nul sentier, nulle habitation, pas d'abri; des monceaux de neige où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, telle est, en hiver, la physionomie de ces lieux; et n'étaient les rayonnements du givre se renvoyant de branche en branche les étincelles dérobées au soleil, le croisement d'un corbeau perché à la plus haute cime d'un arbre, on se croirait sur un écueil.

Nous nous disposions au retour lorsque sur le bord de l'île, un étranger qui, depuis un instant, paraissait écouter notre conversation, nous salua poliment et s'avança en souriant vers notre groupe.

—Ah! messieurs, vous êtes Français?

—Français de France, comme on dit ici.

—Moi, pareillement. Arrivé d'hier.

Je me pris alors à examiner notre interlocuteur. C'était un vieillard à cheveux gris, au dos légèrement voûté, mais d'apparence robuste, à la voix ferme, à l'œil vif et paraissant encore très-vert.

Ah! messieurs, on me l'avait bien dit, reprit-il, qu'on l'avait emmené bien loin, bien loin, dans un pays si chaud, si chaud que les œufs cuisent au soleil; mais je n'ai jamais gobé ça. Comment un homme qui avait vécu toute sa vie dans le feu, pouvait-il craindre la chaleur? Mais, ici, par ce froid-là! je comprends tout. Ah! les brigands! Je ne m'étonne plus qu'il soit mort!

Puis devenant plus calme et d'une voix radoucie: seriez-vous assez bons, ajouta-t-il, de me dire de quel côté se trouve le monument?

—Nous nous regardions stupéfaits. Quel monument mon brave?

—Celui du vieux, parbleu!

Et comme nous hésitions à répondre.....

—Ne sommes-nous pas à l'île Ste. Hélène?

—Parfaitement.

—Eh bien! je vous demande à quel endroit se trouve le tombeau de l'empereur?

La foudre tombant à nos pieds ne nous aurait pas frappés d'un étonnement égal à celui que nous éprouvâmes.

Nous essayâmes en vain de lui expliquer que l'île dont il parlait était située dans l'océan, sur la côte d'Afrique, ce fut peine perdue. Le vieillard soupçonneux nous quitta brusquement, et tandis qu'il choisissait les traces de nos pas afin de marcher plus à l'aise, je l'entendis grommeler entre ses dents: ce sont des Anglais qui parlent français.

La méprise de cet émigré, sans doute fils de quelque grognard de l'empire, fut la cause qui me fit rechercher les origines de cet homonyme d'une île bien autrement célèbre.

Inutile de prévenir le lecteur que l'île Ste. Hélène n'eût jamais rien de commun avec celle de Calypso.

Bien loin qu'un Ulysse moderne ait été retenu là par les charmes d'une Déesse, et ait oublié dans les délices de ce séjour une épouse constante et fidèle, ce fut au contraire à l'amour conjugal que l'île dut son baptême.

Champlain, l'illustre fondateur de la colonie devint, le premier propriétaire de l'île qu'il paya en bons et beaux deniers, provenant de la dot de sa femme, Hélène Bouillé.

Par une reconnaissance aussi galante que juste, le nouvel acquéreur ne trouva rien de mieux que de donner à sa propriété le nom patronymique de sa femme: de là le nom d'île Sainte Hélène. Ceci se passait dans les premières années du dix-septième siècle.

Plus tard, en 1688, et après des mutations dont la chronique locale ne mentionne aucune trace, l'île devint partie intégrante de la concession faite par le roi à Charles Lemoyne, qui fut en même temps anobli sous le titre de Sieur de Longueuil.

Le dernier descendant de cette famille, madame la Baronne de Longueuil, vivait encore il y a quelque trente ans et habitait là une sorte de résidence demi-seigneuriale, dont on n'aperçoit plus aujourd'hui, à la partie orientale de l'île, que les murs en ruines du jardin. Le mari de la noble dame, le Baron Grant, auquel elle survécut, avait construit de son vivant, près de la pointe nord, nommée alors l'Eperon, des moulins que les anciens du pays se rappellent encore.

Il a fallu que de profonds changements se soient opérés dans le lit du fleuve, car le rapide écumeux qui faisait mouvoir les grandes roues hydrauliques n'existe plus.

A propos de cette baronne de Longueuil, dernière du nom, une anecdote.

Malgré ses deux ou trois quartiers de noblesse, la bonne dame, qui avait toujours pratiqué une des vertus les plus chères à la bourgeoisie, l'économie, était devenue, en vieillissant quelque peu bizarre. Ainsi pour ne point laisser perdre l'herbe et les baies des arbustes qui couvraient alors l'îlot situé vis-à-vis l'île Sainte Hélène, elle y plaça des porcs en si grand nombre que les deux propriétés en furent bientôt infestées, et que l'îlot prit à cette époque le nom qu'il n'a cessé de porter depuis, d'île aux cochons!

Le peuple à son tour et à sa manière anoblissait un domaine.

En ville, le cheval de la Baronne fut durant quelque temps aussi célèbre que le Bucéphale d'Alexandre. Voici comment advint cette réputation. Obéissant à ses idées d'économie, la Dame de Longueuil avait attelé à sa voiture aux formes pré-historiques, un vieux cheval d'allures plus que tranquilles, et qui pendant quinze ans avait été au service d'un boulanger. Les gamins d'alors, à seule fin de rire un peu et de faire endiabler la Baronne, ne manquaient jamais en rencontrant l'attelage de le faire arrêter dix ou douze fois dans la même rue. Il leur suffisait pour cela de crier *Bread!* A ce mot magique, l'animal, fidèle à ses anciennes habitudes, s'arrêtait court et ni le fouet, ni les hués! ne l'eussent fait avancer. Madame la Baronne se trouvait obligée de descendre, et ce n'était qu'une fois remontée que le quadrupède se remettait en marche. A quelques pas plus loin, les enfants—cet âge est sans pitié—criaient de nouveau *Bread!* et la scène se renouvelait au milieu des éclats de rire des passants et des voisins.

Devenue plus tard propriétaire du Séminaire de Montréal, l'île Sainte Hélène fut cédée au gouvernement Impérial en échange de l'église des Récollets, l'une des plus anciennes de la colonie, et disparue depuis quelques années.

Dès ce moment, l'île devint une espèce d'apanage de la couronne, de fief militaire; les pique-niques, les parties de pêche et de chasse, les promenades au clair de lune furent interdits; on éleva sous le nom de magasins militaires, de casernes, ces constructions massives sous les voûtes desquelles s'entassaient les poudres, le matériel de l'artillerie: affûts, canons, boulets, obus, etc.

Une petite garnison composée d'un état-major fixe et d'un détachement d'un des corps stationnés à Montréal, veillait nuit et jour sur les trésors confiés à sa garde.

La retraite des troupes anglaises du pays fit perdre à l'île sa physionomie belliqueuse; une partie du matériel fut transporté en Angleterre, l'autre vendue à l'encan; les soldats s'embarquèrent, et sauf quelques vénérables canons préposés aux salves des fêtes officielles, ou aux saluts réglementaires accordés aux personnages, l'île n'a plus l'aspect d'un camp ou d'une forteresse, mais celui d'un bois tranquille et frais.

Jalouse de ses prérogatives, et redoutant pour Montréal je ne sais trop quel siège fantastique dans l'avenir, l'administration militaire fit longtemps la sourde oreille aux demandes que notre conseil municipal ne cessait de lui adresser au sujet de cette localité qu'il voulait transformer en jardin public. Les négociations aboutirent enfin, et le gouvernement fédéral consentit l'an dernier à donner à la ville l'usufruit de cet immeuble, quitte à réclamer son bien à la première alerte d'une invasion indochinoise.

Espérons que ce désastre, bien que possible, ne se réalisera point, et que Montréal deviendra, par droit de prescription, propriétaire d'une île aussi inutile à sa défense stratégique qu'avantageuse aux plaisirs et à la santé de sa population.

Jusqu'à ces derniers jours quelques embarcations de plaisance, canots, yachts, montés par un équipage de fantaisie, avaient seuls abordé sur les plages verdoyantes de l'île Sainte Hélène. On y portait des provisions, on mettait la nappe sur l'herbe, à l'ombre d'un érable ou d'un orme, et l'on dévorait à belles dents, arrosés de bière mousseuse ou d'un bordeaux généreux, le jambon et le poulet froid, ce menu de rigueur de tout repas champêtre.

Aujourd'hui les excursions sont devenues faciles; un magnifique steamboat, le *Montarville*, moyennant 15 cents, aller et retour compris, vous conduit en 8 minutes à l'île où vous prenez terre par un quai solide et commode.

Bien que l'événement n'ait pas reçu la consécration officielle, l'on peut dire, qu'en fait, l'inauguration de l'île Sainte Hélène, comme parc public, s'est effectuée le 24 juin 1874, anniversaire de la Saint Jean-Baptiste et fête nationale des canadiens français.

Il faut avoir parcouru les quais dans l'après-midi de ce jour mémorable pour avoir une idée de la foule qui a été transportée à l'île.

Le comité d'organisation avait si bien pris ses mesures, les commissaires, se multipliant, car on les voyait partout à la fois, ont déployé une activité telle qu'on a fait face à tout. Malgré les trente mille étrangers ajoutés en un seul jour aux deux tiers de la population de la ville en liesse, pas le moindre accident n'est arrivé, pas un mouchoir de poche n'a été soustrait, pas un ivrogne n'a été vu titubant; ni rixe ni dispute. Pour une population aussi mêlée, aussi cosmopolite, ce n'est plus de la vertu, c'est de l'héroïsme. Gloire en soit rendue à Saint Jean-Baptiste!

Nul doute que si les saints, en paradis, pouvaient bénéficier de la conduite de leurs clients, le patron des Canadiens-Français n'eût obtenu de l'avancement.

Trois steamboats pavés de drapeaux et d'oriflammes, n'arrêtant que le temps nécessaire à l'embarquement et au débarquement de leur cargaison humaine, ont passé la journée à convoyer les visiteurs à l'île. Neuf heures du soir sonnaient lorsque le dernier steamboat, lâchant sa vapeur et éteignant ses feux, s'amarrait définitivement au quai Bonsecours, à la grande joie de l'équipage exténué.

Sur les quais, des milliers de personnes attendaient fiévreusement leur tour d'embarquement. Aussitôt le steamboat accosté, on se précipitait, on se ruait de tous côtés; quelques-uns accomplissaient de véritables tours d'acrobaties, escaladant les murailles de bois que les commissaires avaient élevées pour protéger l'opération; naviguant par-dessus les têtes, s'accrochant ici, se suspendant là, tandis que le commissaire, la boutonnière ornée de sa rosette, aidé du capitaine, des hommes de l'équipage, tous campés, comme des athlètes, s'efforçaient à coups de poumons, d'épaules et de bras à contenir cette marée montante et à régulariser le flot. En quelques secondes le steamboat envahi ressemblait à une fourmilière. A quelque distance de la rive, on n'apercevait plus du vapeur que les tuyaux des cheminées; les bastings, les ponts, la chambre du pilote même, disparaissaient: on aurait dit une épave flottante couverte de naufragés en vue d'une terre libératrice.

Sur l'île, à l'arrivée et au départ, les mêmes scènes se renouvelaient.

Nous avons vu là dans la foule une famille de cinq personnes enlacées autour de leur chef comme les serpents autour de Laocoon séparées tout d'un coup par un remous, et se héler les uns les autres à plus de cent mètres de distance.

Pour se rendre au lieu du concert, on était obligé, tant la presse était grande, de marcher à un pas de procession, et à la queue leu leu.

Vers le milieu de l'île, au fond d'une sorte de valon entouré d'arbres, s'élevait, au milieu d'un vaste cercle, l'estrade occupée par les 600 musiciens des vingt-trois corps de musique, et les quatre cents choristes.

M. J. B. Labelle, organiste de Notre-Dame, armé d'un bâton d'ébène aux bouts garnis d'argent, dirigeait ces volontaires de l'art. Disposés en amphithéâtre, des rangées de banc offraient aux personnes qui ne voulaient perdre ni un mot des paroles, ni une note d'un air, des sièges assez commodes, et cela pour un demi-dollar.

Entourant l'orchestre, la foule bigarrée: les hommes en habits de fête, les femmes en fraîches toilettes d'été, les bambins et les bambines avec leurs cheveux flottants; tout ce monde bruyant, joyeux, aux visages épanouis, circulant dans les allées ou s'ébattant sur l'herbe, arrêta tout à coup ses cris, ses jeux, sa marche. Le bâton du chef d'orchestre venait de frapper contre son pupitre les trois petits coups secs qui servent d'avertissement préparatoire.

Le concert allait commencer.

A. ACHINTRE.

VISITEURS DISTINGUES

On voyait, il y a peu de jours, dans les rues du vieux Québec, la figure pensive et distinguée de Francis Parkman et à ses côtés ses deux jeunes filles dont la cadette, blonde enfant de quinze ans, ressemble d'une manière frappante à son illustre père. Nos touristes sont revenus enchantés du Saguenay et de ses sublimes montagnes. Après être allé serrer la main de quelques-uns de nos littérateurs, l'historien s'est remis en route pour Boston. Le volume qu'il prépare depuis longues années sur la période de Frontenac, paraîtra en septembre prochain. C'était dans le but de compléter ses recherches qu'il passait en Europe l'hiver dernier. Ce voyage aura un double avantage pour les lettres canadiennes; il lui a fourni l'occasion de mener à bonne fin une entreprise d'une haute portée au point de vue historique et dont la conception lui revient.

M. Parkman, aidé des sociétés historiques et archéologiques de l'ouest de l'Union, a réussi à faire voter \$10,000 au congrès américain pour acquérir un *duplicata* du greffe historique de M. Margny, le gardien des archives coloniales de la France. C'est une mine précieuse de documents inédits sur les explorations des premiers euro-

piens et canadiens dans l'ouest de l'Amérique; nous attendons avec impatience la publication de cette compilation.

Le décès de l'hon. M. Struve, ci-devant consul des Etats-Unis à Québec, nous a procuré dans son successeur, M. Howells, un journaliste distingué de l'Ohio. Il est arrivé accompagné de son fils W. D. Howells, de Boston, le brillant rédacteur-en-chef de l'*Atlantic Monthly*, la première revue des Etats-Unis. M. Howells n'a fait que passer parmi nous. Notre poète, M. Lemay, lui a été présenté par M. LeMoine: ainsi que notre autre poète, M. Fréchette. M. Howells se retirait à la pension des demoiselles Lane, rue Ste. Anne—qui a vue sur le jardin des Ursulines. Cette maison, il faudra l'ajouter à nos autres maisons historiques, car c'est là qu'il a écrit ses pages si spirituelles sur Québec, ses antiquités, ses monastères, dans le volume intitulé: *A Chance Acquaintance*, lequel avec son autre livre *Our Wedding Journey*, où Québec a encore sa place—a eu une vogue rare. Il paraîtrait que 12,000 copies du *Chance Acquaintance* ont déjà été vendues—or, à \$2 chaque, le bénéfice \$20,000 disons, ce n'est pas à dédaigner en Canada.

M. Howells, est un des intimes de M. Parkman: tous deux font partie de ce groupe d'intelligence d'élite que Boston compte et qui constitue avec Emerson Longfellow, Wendell Phillips, Whittier, Dana, Oliver Wendell Holmes, Sabine, et autres, une espèce de club littéraire dont les membres au nombre de vingt, dinent ensemble une fois chaque mois. Quelles délicieuses causeries doivent alors s'échanger! Le dîner chaque mois n'est jamais présidé par le même. Le sel attique doit y abonder.

Pourquoi notre Québec lettré sans distinction de rouge, de bleu ou de blanc, ne se réunirait-il pas une ou deux fois l'an, autour d'une côtelette et d'un verre de Bordeaux, pour causer littérature, science et arts?

Sillery, juillet 1874.

J. M. L.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Mais quelle science des commodités de la vie, quel art dans les plus petits détails des voyages les Américains possèdent! Tout cela découle de ce théorème qui renferme pour eux toutes les vérités philosophiques: qu'une minute vaut de l'or et que l'homme n'a pas un instant à perdre dans la vie.—Voyagez aux Etats-Unis et vous n'avez à vous occuper ni de votre bagage, ni de votre parapluie, ni de votre chapeau, ni du moindre petit objet que vous jugez bon de garder avec vous, ni de votre hôtel. Tout est prévu; on vous mènera, on vous ramènera, on prendra soin de votre mouchoir si vous le voulez, on vous renseignera sur tout, et remarquez bien que chaque chose a son prix fixe, très-réduit, que vous vous épargnez ainsi beaucoup de trouble, de dépense et de temps, et qu'en outre vous pouvez vous abandonner avec une confiance absolue au dernier des employés qui exhibera de son droit à vous offrir ses services. Sans une honnêteté scrupuleuse et une exactitude extrême, comment les Américains pourraient-ils espérer la clientèle des voyageurs au milieu de cette confusion d'arrivées et de départs qui a lieu dans les grandes villes, à toute heure du jour? Il est bon de le dire en passant, l'Américain est, dans les petites affaires, dans celles qui tiennent aux nécessités quotidiennes de la vie, non-seulement d'une honnêteté rigoureuse, mais encore d'une précision, d'une largesse, d'une obligeance et d'une accessibilité qui vous le feraient aimer, si tout cela n'était pas froid, machinal et portant, pour ainsi dire, le caractère d'un calcul savant. L'Américain dédaigne de duper pour de petits objets, et, surtout, il a trop de choses à faire pour s'amuser à compter quelques piastres qu'il pourrait lécher à votre porte-monnaie. En un mot, il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse voyager aussi sûrement qu'aux Etats-Unis, et en même temps il n'y en a pas où se trouvent tant de coquins consommés, aussi prodigieusement habiles, aussi vertueux d'apparence. C'est à vous d'être aussi adroits qu'eux, ce qu'on ne peut pas espérer toujours en sortant du Canada.

Nous avions environ une heure à passer à Chicago; je me promenai machinalement dans les abords de la gare, puis je revins prendre à la hâte mon billet pour San Francisco. Je dis à la hâte, car je me redoutais, je ne savais pas si, au moment suprême, le courage ne viendrait à me manquer. J'avais déjà fait trois cents lieues seul et j'en étais tellement malade que je n'osais croire à une résolution définitive. Mais maintenant, le sort était jeté; la locomotive fumait avec rage, les passagers se précipitaient pour retenir leur place, il y avait un va-et-vient animé, mais lugubre; chacun avait la secrète terreur d'un si long voyage, mais presque chacun avait un ami; des mères avaient leurs enfants, des maris avaient leurs femmes, d'autres allaient rejoindre leur famille; moi j'étais seul; je quittais tout, peut-être pour ne jamais revenir. A cette heure terrible, je sentis l'immense vide créé subitement dans mon existence. Je montai dans le *rulman* car et pris mon siège; devant moi une femme pleurait, je la regardai stupéfait: il me semblait que dans le monde entier il n'y avait qu'une douleur comme la mienne qui pût tirer des larmes. J'avais la passivité muette et dure d'une résignation fatale; dès lors que je perdais tout ce qui m'était cher, que m'importait ce qui pouvait m'arriver? Je regardai le ciel où remonte toujours l'espérance de celui-là même qui va mourir; il me sembla se détourner de moi; de longs nuages ternes remplis de brume le parcouraient comme des crâpes déchirés; le même ciel, je l'avais longtemps regardé deux jours auparavant, mais il flottait alors sur la patrie! Autour de moi pas un visage connu, pas une âme qui pût approcher de la mienne; je me tenais là, dans ce car qui allait m'emporter à mille lieues, sans mouvement, plongé dans l'horreur sombre de mon sacrifice. J'allais donc passer toute une semaine en chemin de fer, sans entendre une parole amie, et chaque nouvelle étape agrandirait encore l'abîme que je mettais entre mon pays et moi! Je n'avais pas une espérance possible, puisque moi-même je me condamnais sans retour... Alors je voulus murmurer l'adieu suprême, mais mon cœur

trop chargé de sanglots était monté jusqu'à mes lèvres; je n'eus pas une parole, et la source bienfaisante des larmes arrivant comme un flot trop pressé, trop violent, refusa de jaillir.

Il est dans la vie de ces heures funèbres que l'on ne saurait décrire; tout disparaît devant soi et le regard interroge en vain un monde qui n'a plus ni lumière, ni horizon: on se sent descendre dans un tombeau grand comme la nature entière; on respire, on sait que la vie est en soi, mais on n'en a conscience que comme un bruit sourd qui frappe dans le rêve; tout l'être est suspendu, aucune sensation n'est plus perceptible, et l'on croit entrer dans un vaste anéantissement où le ciel et la terre sont confondus.

Je ne me rappelle pas bien comment je quittai Chicago ni les premiers milles de la route; je fus sans pensée et sans regard pendant une heure au moins; puis je m'éveillai comme poussé par un ressort électrique; tout-à-coup les nerfs et la volonté se redressaient, je redevins homme en un instant, moi qui depuis un mois avais cessé de vouloir; je regardai de tous côtés; les longues prairies déroulaient déjà leurs flots parfumés et chatoyants, l'espace se dégageait et déjà la vaste route qui traverse un continent s'offrait dans toute sa liberté et sa grandeur.—Devant l'infini, seul, abandonné, misérable, je me sentis des proportions inconnues, je regardai debout cette immensité, trop petite encore pour ma pensée, et j'éprouvai un dédain sans nom pour toutes les chimères qui avaient fatigué et obscurci ma vie. Oui, oui, sans doute, l'homme est le roi et le maître ici-bas. Devant une destinée inexorable, souvent il se sent fléchir,—mais cela ne peut durer; quelle que soit la persistance du sort contraire, il vient toujours une heure où il reprend possession de lui-même et nargue avec empire toutes les fatalités conjurées contre lui. L'homme n'accepte jamais entièrement son malheur parce qu'il ne se sent pas fait uniquement pour subir; il résiste, il fait face à la destinée. La femme! c'est tout autre chose. Ce qui fait sa force, c'est sa faiblesse. Elle plie, se résigne, accepte, se sent incapable de la lutte, et l'on appelle cela de la force! Quand la nécessité empêche la femme, elle devient un instrument fatal; elle a alors toute la dureté, toute l'implacabilité du destin; on la croit et elle se croit déterminée; non pas, mais elle entre dans la force des choses, elle devient un des ressorts de cette immuable volonté supérieure qui serait la fatalité si elle n'était la providence, et alors sa volonté, ou ce qu'on appelle ainsi, et qui n'est rien autre que sa soumission, devient aveugle, sourde, implacable, féroce. La véritable volonté humaine est toujours accessible par quelque côté; la pitié est souvent une grande force, mais la femme étant faible est cruelle; elle a besoin de se prémunir contre elle-même, et, ne sachant souvent quel moyen prendre, elle devient atroce et le monstre se révèle. Depuis Adam, l'histoire est toujours la même; la femme tente l'homme, le séduit, l'enchaîne par mille tromperies doucereuses, le fait tomber de chute en chute, et, lorsqu'elle le voit perdu à tout jamais, elle l'abandonne... Si la mère Eve n'a pas abandonné Adam, c'est qu'elle n'avait pas le choix, Mathusalem ne devant venir que trop tard.

Depuis je ne sais combien de temps le train filait sur les prairies de l'Illinois qu'on appelle les *rolling prairies*, à cause de leurs ondulations et de leur croupe flottante comme la crinière d'une cavale au galop. Il fallait une journée entière pour atteindre Omaha, la plus grande ville de l'ouest vierge, et qui ne se trouve encore qu'au tiers du chemin entre Montréal et San Francisco. Ah! vous ne connaissez pas la longueur mortelle d'un pareil trajet! Tant que les prairies s'étalent sous le regard, se balançant, ondoyant, envoyant mille senteurs qui arrivent à l'odorat comme des frissons parfumés, on se sent encore vivre et l'on se pénètre de cette grasse et savoureuse nature, on aspire largement et avec transport la fraîcheur odorante de l'espace; mais bientôt l'ennui arrive d'un pas rapide, et la monotonie du spectacle augmentant d'heure en heure, l'imagination sent peser sur elle comme un poids impossible à rejeter, les nerfs se fatiguent ou s'irritent, le regard se fixe avec colère sur ces champs qui se déroulent avec la même fécondité inflexible, et l'on ne tarde pas à éprouver un besoin fiévreux, impatient, brûlant, d'en finir. Que sera-ce donc lorsqu'on quittera les prairies pour les plaines, pour le grand désert américain qui a cinq cent lieues de largeur et qu'il faut traverser tout entier avant d'arriver à la Californie, cette oasis du Pacifique, cette perle humide qui jette au ciel mille rayons et qui en reçoit des splendeurs qui font rêver à l'Eden... à cet Eden perdu par notre premier père, mais dont on retrouve toujours quelques morceaux, pour peu qu'on les cherche.

Cinq cents lieues de désert lorsqu'on a déjà le désert en soi, lorsqu'à la solitude infinie de la nature s'ajoute la solitude mortelle du cœur! Trois jours et trois nuits au milieu d'une désolation dans laquelle on avance sans cesse et qui sans cesse s'agrandit devant soi! Toujours, toujours la même étendue jaune, la même mer de sable endormie, les mêmes petites taches d'herbe sèche, roide, dévorée par le soleil, semblables à ces flocons d'écume salie qui flottent après l'orage sur la mer calme; on regarde, on regarde encore; en vain l'on voudrait fermer les yeux, on est pris par le vertige de l'espace, et même lorsque la nuit a descendu ses longs voiles du haut du ciel muet, il plane encore sur ces plaines sans bornes une sorte de clarté dure, semblable aux lueurs qui sortent des sépulcres, et l'œil continue d'en interroger encore les mornes profondeurs.

Aucun écho ne retentit jamais dans ces sourdes étendues livrées à l'éternel sommeil; le sifflet de la locomotive ne rend qu'un son mat, aussitôt disparu que jeté dans l'air, et le bruit furieux du train roule sur un sol muet qui le reçoit sans y répondre. L'antilope frappe en vain de son pied léger, dans sa course gracieuse et rapide, cette terre inanimée, il ne fait que soulever un peu de poussière qui se confond aussitôt avec les souffles éphémères que sa course seule agite. Le chien de prairie, semblable à l'écureuil, debout sur sa petite meule de sable, dont le relief parsème seul l'aride et interminable plaine, regarde d'un œil qui n'est plus stupéfait cette tempête de bruit et de feu qui nous emporte; lui aussi participe à l'immobilité de la nature où il a cherché un asile; un vent affaibli fait seul parfois rouler un petit tourbillon de sable autour du trou qu'il habite, mais ce tourbillon ne dure qu'un instant et il s'affaisse comme une fumée qu'absorbe la flamme. D'autres fois c'est un marais isolé qui se trouve dans ce désert on ne sait par quel oubli ou quel caprice de la nature, la vue même de cette eau croupissante soulage déjà le regard et l'on peut voir de temps à autre quelque héron solitaire s'élever avec effort des bords de ce marais où depuis de longues heures il restait pensif; son vol lourd et mesuré agite pendant quelques minutes l'accablante tranquillité de l'espace; puis, bientôt il a disparu, on n'entend plus le battement prolongé de ses longues ailes et l'œil ne voit plus dans l'étendue béante qu'un point noir qui disparaît, disparaît, s'efface et s'abîme enfin dans le néant qui l'engloutit; et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pen-

sée qui ne sait pas où se perdre, retombe sur elle-même comme accablée de son propre poids.

Oh! les longues heures, les longs jours et les longues et interminables soirées que j'ai passés sur la plateforme des cars, incapable d'occuper mon esprit à quoi que ce fut, incapable de sommeiller, seul, seul, toujours, toujours seul! Quand je gagnais mon lit, je n'y pouvais rester vingt minutes, je me relevais et j'allais me remettre sur la plateforme, indifférent à la poussière, à la fumée de la locomotive, bientôt même indifférent à la fatigue et à l'ennui! Que m'importait! La terre était partout la même pour moi et ne m'offrait plus nulle part qu'un tombeau. Ah! je ne les oublierai pas ces heures horribles; elles sont dans ma mémoire comme un tison ardent qui brûle toujours et ne se consumera jamais; j'ai amassé là ce qu'une âme humaine peut contenir de fiel et de révolte contre un sort inexorable; j'ai été torturé lentement, seconde par seconde minute par minute, jusqu'à ce que ces secondes et ces minutes fussent des jours et des nuits entières; j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine; la souffrance ne se mesure pas au temps, mais à la violence; une semaine comme celle-là, c'est un siècle d'enfer.

Un jour après le départ de Chicago, nous étions arrivés à Omaha, dans le Nebraska. Je ne sais quel pressentiment s'empara alors tout à coup de moi; j'eus envie de vendre mon billet et m'en retourner en Canada; ah! que ne l'ai-je fait? Si j'avais su alors tout ce qui m'attendait! Mais le destin me précipitait de l'avant; je refusai d'écouter toutes voix intérieures afin de ne pas laisser fléchir ma résolution, et, après une heure de marche furibonde à travers les rues et les environs d'Omaha, rendu plus dispos, ranimé, secoué par le mouvement, je repris le train qui allait m'emporter à six cents cinquante lieues plus loin.

Maintenant parlons un peu de ce Ouest, de ce grand Ouest, de ce *far West* qui rappelle dans l'esprit tout un monde d'aventures et qu'a si bien peuplé l'imagination de Cooper. Allons-nous réveiller les ossements de ces innombrables tribus d'Indiens qui s'y livraient un combat continu à la poursuite des buffles sauvages, ou de ces pionniers intrépides qui se lançaient dans ces régions inexplorées, emmenant avec eux tout ce qu'ils possédaient, bataillant, guerroyant sans cesse, couchant sous le ciel ouvert, obligés de défendre jusqu'au pauvre coin de terre où ils reposaient, longue histoire de souffrances, d'atrocités, d'héroïsme obscur ou le blanc isolé, sans protection, à fini par l'emporter sur les tribus d'Indiens aujourd'hui anéanties ou rejetées dans les régions presque inhabitables du Nord?

L'Ouest n'est plus rien de tout cela, il n'y a plus de *far west*. Le chemin de fer a tout changé; il fallait autrefois quatre à cinq mois pour se rendre en Californie par terre; il ne faut maintenant que neuf jours en partant de Montréal; c'est prosaïque, mais c'est plus sûr. L'imagination n'a plus de champ; en vain elle veut peupler cette vaste étendue de dangers, d'embûches, d'attaques soudaines faites par des Indiens sortant comme de sous terre, elle n'arrive qu'à se convaincre de ses puérilités et de son délire. Où il n'y avait autrefois que des Territoires, il y a maintenant des Etats; la civilisation, encore jeune il est vrai, grossière, trop pressée pour prendre des formes, dure et aride, a remplacé la barbarie et l'état de guerre continu de ces sauvages étendus. On ne voit plus d'Indiens que des misérables en haillons qui viennent mendier à l'arrivée des trains, les mineurs et les aventuriers seuls ont gardé leur aspect farouche; le désert américain a des petits villages échelonnés sur toute la ligne du chemin de fer; quelques-uns même de ces villages, plus grands que les autres, prennent orgueilleusement le nom de villes, comme Cheyenne, Platte, Laramée, Ogden... Rien ne les distingue les uns des autres; sortis du désert, ils en ont tous la monotonie et l'aspect uniforme; un petit groupe de maisons blanches bâties sur le sable, sans un arbre, sans le plus petit ruisseau pour en rafraîchir l'aridité, voilà ce que c'est que tous ces villages jusqu'à ce qu'on ait atteint le versant des Sierras Nevadas, c'est-à-dire à cinq cents lieues de marche, après qu'on a quitté les prairies.

Je ne sais ce que sont devenus les milliers et les millions de buffles qui parcouraient autrefois les plaines comme des ouragans de cornes et de pattes, toujours est-il qu'aujourd'hui on ne peut plus en voir un seul; ils se sont réfugiés vers le Nord-Ouest, en attendant que le chemin de fer du Pacifique Canadien les en chasse à son tour, et alors aura disparu peut-être à jamais cette race étrange de bêtes-à-cornes, et avec elle la dernière tribu d'Indiens guerriers. Quant au grand chemin du Pacifique Américain sur lequel nous avons en Canada des notions si restreintes et mêmes si fausses, il est temps sans doute que j'en dise quelque chose.

Et d'abord, qu'on dépouille son esprit de toute idée poétique, qu'on s'arrache à la fascination et au prestige de la distance, et qu'on se prépare à voir en face la plus âpre nature comme aussi les populations les plus dures d'aspect, de formes et de langage. Quand on a dépassé Chicago de soixante à quatre-vingts lieues, il faut absolument mettre de côté le vieil homme, oublier tout ce qu'on a été, ce que l'éducation, les relations, les habitudes et les préjugés vous ont fait. Il faut oublier qu'il y a de par le monde, dans des pays antiques et fort vénérables en vérité, des différences entre les hommes, des distinctions sociales, des classes enfin que l'on numérote, première, deuxième, troisième, jusqu'à ce qu'on arrive au bas peuple qui n'a pas de numéro, qui est simplement la multitude, chose trop vaste pour qu'on lui mette une étiquette; il faut oublier d'avoir des manières ou plutôt des façons, sortes de calineries toutes d'apparence qui, chez les peuples policés, remplacent souvent l'honnêteté, la franchise et la véritable politesse. Il faut oublier de faire ses excuses à chaque instant, d'avoir toujours son chapeau à la main, d'être arrogant ou dédaigneux envers quiconque ne paie pas de mine; dans l'ouest il n'y a ni société, ni manières, ni ce qu'on appelle communément l'éducation, et qui n'est souvent qu'une perversion déplorable du sens droit et de la pente naturelle. Les hommes y sont ce qu'ils sont, non ce qu'il ont été ou ce qu'ils pourraient être, soit par leur famille, soit par leurs relations, leur degré de culture ou des avantages tout d'extérieur et de surface qui ont tant de prix là où la forme est un culte; quiconque s'occupe et vit par lui-même est un gentleman; le nègre qui fait notre lit dans le Pullman Car et qui frotte vos chaussures est un gentleman; ne vous avisez pas de dire en parlant de lui: "that man"; si vous apportez, quatre-vingts lieues plus loin que Chicago, le raffinement inutile, embarrassant et ridicule qu'on attache dans nos villes aux actes les plus insignifiants, on vous regardera comme un être fantastique. Mais d'un autre côté, soyez poli, obligeant et avenant envers tout le monde, vous ne trouverez personne dans l'Ouest qui ne vous rende service, s'il est en mesure de le faire, et il ne comprendra pas que vous l'en remerciez; les hommes étant, dans ces régions encore fraîches, absolument et essentiellement égaux, ils sont pénétrés de leur

devoirs les uns envers les autres et il n'y a pas d'obligés. Si l'on a confiance en vous, on vous donnera tous les moyens possibles de vous tirer d'affaire, on vous aidera, on vous poussera, sans songer si c'est du temps perdu ou si l'on oblige un ingrat; le caractère essentiel de tous les actes de ces rudes habitants est d'être absolument naturel, dégagé de tout ce cortège de réflexions et de considérations avec lesquelles l'homme policé accompagne le plus petit service rendu. D'autre part, si l'on a quelque raison de se défier de vous, vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer une difficulté; en affaires surtout, on sera d'une rigueur et d'une exigence féroces; il vous faudra justifier des moindres détails, des moindres lacunes. Que voulez-vous? L'Ouest est un pays où l'on ne fait pour ainsi dire que passer, où les hommes sont nouveaux tous les jours, où chacun s'est fait soi-même, sans antécédents, sans liaisons, et où l'étranger, s'il prête le moins du monde au doute, ne peut être considéré que comme un aventurier de plus dans la patrie même des aventuriers. Si vous n'avez pas d'argent, et que vous vouliez faire un travail quelconque, on vous facilitera la voie; mais, n'avez pas d'argent et vouloir conserver un certain orgueil qui ne plie pas à la nécessité, c'est ce qu'on ne comprend pas. En un mot, l'homme de ces régions, qui sont encore en grande partie des étendues désertes, parsemées çà et là de villages et de petites villes, est avant tout l'homme de la nature; il en a toute la rudesse, toute la bonté et en même temps toute la sauvagerie; pour lui c'est le fait, l'apparence n'est rien, pas plus que la forme et les manières; il faut justifier de tout à ses yeux, à moins d'avoir de l'argent, qui est la première des justifications; si ce dieu vous accompagne, on ne vous demande compte de rien et vous êtes un gentleman. A. BUIES.

(A continuer)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie."
E. HELLO.

(Suite.)

La poésie n'est que la parole revêtue des splendeurs de l'harmonie. Elle est vivante de la même vie et doit tendre à l'idéal comme l'âme au bonheur.

Cet idéal c'est le Vrai, le Beau et le Bon, trois rayons de Dieu qui se réfléchissent en nous-mêmes et à un degré inférieur dans toute la nature.

Toute âme tend nécessairement vers cet idéal, parce que l'intelligence est faite pour la vérité, l'imagination pour la beauté, le cœur pour la bonté.

Mais cet idéal, le génie seul a la faculté de le reproduire dans une forme sensible. Le génie n'est que l'âme humaine avec ses facultés élevées au sublime; il se reconnaît par un attribut qui est la création.

La création du génie, c'est l'expression de l'idéal dans une forme sensible. C'est ce que nous appelons l'Art.

L'art a des lois comme la vie. Il faut au génie créateur l'inspiration du ciel, l'aspiration du génie vers l'idéal, ou si l'on veut, l'amour et l'idéal; le travail pour perfectionner la forme sensible et l'unir à l'idée qui doit l'animer.

Ces quelques considérations nous ont permis de jeter un coup d'œil sur quelques parties du monde littéraire, que je voudrais étudier plus en détail, mais rapidement, dans un travail suivant. Heureux si je puis inscrire à la fin ce mot qui résume la pensée de ce travail: Dieu est le soleil de la pensée comme celui de la vie.

DE LA POÉSIE LYRIQUE

Je prie le lecteur de ne pas s'effrayer du titre, si sérieux qu'il paraît. Mon but n'est pas de faire une théorie complète, ni même une histoire de la poésie lyrique. Je veux seulement dire en deux mots ce que j'entends par poésie lyrique, et quel a été son caractère chez les différents peuples.

La poésie lyrique est l'expression harmonieuse et animée de tous les sentiments qui remuent et qui exaltent l'âme humaine. Son but n'est pas d'instruire les hommes par les grands spectacles de l'univers, par la peinture des douleurs ou des passions des hommes, ni de les émouvoir par le récit ou la représentation des grandes catastrophes, encore moins de les instruire par un exposé de raisonnements et de préceptes. Elle n'enseigne pas, elle ne raconte pas; elle chante dans un rythme harmonieux la reconnaissance, l'amour, l'enthousiasme, l'admiration, la douleur, toutes les émotions grandes et pures de l'âme sans exclure cette paix sereine qui l'illumine comme un rayon du ciel, les émotions les plus naïves, les plus gracieuses et les plus légères, et cette enivrante mélancolie que le cœur rencontre au fond de toutes choses. Rien ne lui est étranger de ce qui touche l'homme sur la terre ou au-delà. Elle est, si l'on veut, l'expression la plus vive, la plus courte et la plus brillante de ces trois amours qui se partagent le cœur humain: l'amour de l'homme, l'amour de la patrie et l'amour de Dieu.

Il suit de là qu'aucun genre de poésie n'est plus libre dans sa marche et n'échappe davantage à ces calculs adroits et à ces savantes combinaisons de l'esprit pour faire oublier par l'harmonie de la composition et la perfection du langage l'absence de l'inspiration. Rien n'est plus opposé au génie de la poésie lyrique que la convention et le calcul, parce que le cœur ne calcule pas et ne combine pas ses émotions. C'est donc par l'inspiration et les sentiments que nous devons juger la poésie lyrique.

I

POÉSIE LYRIQUE DES HÉBREUX

Jamais aucun peuple n'a porté si haut que le peuple Hébreu ce genre de poésie. C'est à part l'inspiration divine, qu'aucun peuple n'eût d'aussi grands souvenirs et d'aussi grandes espérances. La langue la plus simple, mais la plus hardie, la plus énergique et la plus expressive de toutes les langues, la première que l'homme ait parlée, lui rappelait les hymnes de reconnaissance et d'amour que répétaient les premiers échos du monde créé dans le Paradis terrestre. Il habite, au pied du berceau du genre humain, une des plus riches et des plus belles contrées de l'univers, où tous les objets deviennent facilement des symboles et parlent sans cesse à l'imagination de l'âme et de Dieu. Au milieu de ces campagnes revêtues d'une éternelle verdure, de lis qui croissent sans culture, d'arbres chargés à la fois de fleurs et de fruits, s'élèvent les hautes cimes du Liban, couvertes de grands cèdres, symboles à la fois de grandeur, de majesté, de noblesse et d'orgueil; et les hauteurs du Carmel couronnées de bosquets d'orangers, symboles de grâce et de fécondité. La plus grande mer du monde baigne les rivages de cet heureux pays, et le Jourdain y coule en silence sur des bords illustrés par de nombreux prodiges. Enfin le ciel sans nuage de l'Orient l'illumine de ses incomparables

splendeurs. Mais cette terre si riche et si belle, Israël ne l'a pas toujours habitée. C'est la terre de promesse où Dieu l'a conduite par une suite de prodiges après avoir brisé ses fers en Egypte et l'avoir guidée et nourri quarante ans dans le désert d'un pain délicieux, descendu du ciel. C'est là que Dieu a planté sa vigne, "qu'il lui a préparé un lieu et affermi ses racines." Elle a rempli la terre: son ombre a couvert les montagnes et ses branches les cèdres les plus élevés. Elle a "étendu ses pampres jusqu'à la mer et ses rejetons jusques au fleuve." Non content de ces bienfaits, Dieu a choisi au milieu de son peuple la cité sainte où il fera sa demeure, où il viendra écouter les plaintes et les prières de ses enfants. "Admirable par sa hauteur, le mont Sion réjouit toute la contrée." "Du côté de l'Aquilon s'élève la ville du grand Roi; au milieu des palais qui l'embellissent Dieu est connu pour son rempart. Et le nom de la cité est: "Le Seigneur est là." Derrière la voile mystérieux du Saint des Saints repose l'arche incorruptible qui garde les témoignages de l'alliance de Dieu avec Moïse, le chef du peuple choisi, et les livres de la Loi où sont racontés l'amour et la justice de Dieu pour Israël.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

NOS GRAVURES

TYPES POPULAIRES RUSSES

Nous sommes dans un pays de glace et de neige comme au Canada. Dans notre gravure, dont les types sont si intéressants et si pittoresques, nous voyons trois sortes de véhicules: dans le premier, c'est un bourgeois et sa bourgeoise, qui se rendent à quelque partie de plaisir; on reconnaît au luxe de la fourrure et du manchon que ce sont des gens *bien*. L'autre attelage représente le véritable cocher de fiacre, celui qui mène le voyageur à l'heure ou à la course. Enfin, nous avons le charretier, chargé de barriques pour le commerce.

Et puis celui qui s'attelle lui-même et tire: son traîneau à l'air d'un fer à cheval; il ne l'a pas aux pieds.

Oh! oh! sommes-nous à Paris ou à Saint-Petersbourg? Certains uniformes sont communs au grand monde de l'une et l'autre capitale: la livrée du valet de pied est internationale; l'aristocratie est de tous les pays, et ses insignes se reconnaissent partout.

Le joueur d'orgue tourne également la même manivelle en tous pays, mais ses airs ne sont pas les mêmes.

Les mendiants et les gagne-petit sont aussi très communs à Saint-Petersbourg, et le dessin en dit plus à leur sujet que tout commentaire.

Le chiffonnier a au moins, lui aussi, son utilité, et à Saint-Petersbourg comme à Paris, on trouve de l'honnêteté dans les chevaliers de la hotte et du crochet.

L'ILE STE HELENE

Voir dans une autre colonne l'article de M. Achintre.

LA MORT DU MARÉCHAL CONCHA

Le 27 juin, on était aux portes d'Estella, les troupes avaient surmonté tous les obstacles, en sorte que le général Veja Juclan pouvait écrire à sa femme, à onze heures du matin, qu'il lui écrirait de nouveau, le soir, d'Estella.

Devant les dernières tranchées, la fusillade était très-vive. Le maréchal était sur la route, accompagné de cinq ou six personnes: son aide de camp, son soldat d'ordonnance, son cornette et un ou deux autres officiers. Le chemin était couvert de cadavres et de blessés. Le maréchal était descendu de cheval; il se dirigeait avec sa canne et avait mis son lorgnon, on sait que sa vue était fort mauvaise. Il demandait si les gardes avancées qu'il voyait devant lui faisaient partie de ses troupes ou appartenaient aux Carlistes. Il ne demeura pas longtemps dans le doute, car le maréchal et ses compagnons furent bientôt aperçus, et ils étaient si près de l'ennemi qu'ils pouvaient entendre très-distinctement les insultes qu'on ne leur ménageait pas.

Les balles prirent bientôt la direction des insultes. L'une d'elles emporta le nez de l'aide de camp. "Montez vite à cheval, lui dit le maréchal, et allez vous faire panser." "Je n'en ferai rien, répondit celui-ci en bandant sa plaie avec son mouchoir, je puis encore suivre Votre Excellence." Mais bientôt, s'affaiblissant avec le sang qu'il perdait, l'aide de camp fut obligé de se retirer. Les balles sifflaient de plus en plus autour du maréchal, à qui l'on fit observer qu'il ne pouvait rester plus longtemps à cet endroit. Il se disposa donc à monter à cheval; il avait le pied à l'étrier et la main à la crinière de son cheval, lorsqu'une balle l'atteignit par un côté de la poitrine et la traversa de part en part.

Cette mort fut connue très-vite et produisit un effet désastreux. Les charges à la baïonnette des Navarrais achevèrent le reste, et peu s'en fallut qu'on ne laissât à l'ennemi les nobles dépouilles du maréchal. Malgré le désarroi qui suivit cet irréparable malheur, on les recueillit à l'endroit où il était tombé, et, à travers mille dangers, on les apporta à Tafalla. Là eut lieu l'embaumement du corps, qui put être ainsi conduit jusqu'à Madrid.



TYPES POPULAIRES RUSSES

1. Mendants — 2. Traineau de marchand — 3. Remouleur. — 4. Moine et religieuse — 5. Chiffonnier. — 6. Traineau de louage. — 7. Joueur d'orgue — 8. Homme de peine — 9. Valet de pied. — 10. Charretier.

CORPS-DE-GARDE DURANT L'INVASION FENIENNE



VUE DE L'ILE DU COTE DE ST. LAMBERT



L'ILE S^TE. HELENE

W. SCHUEER



LE MESS DES OFFICIERS, AUJOURD'HUI ABANDONNE



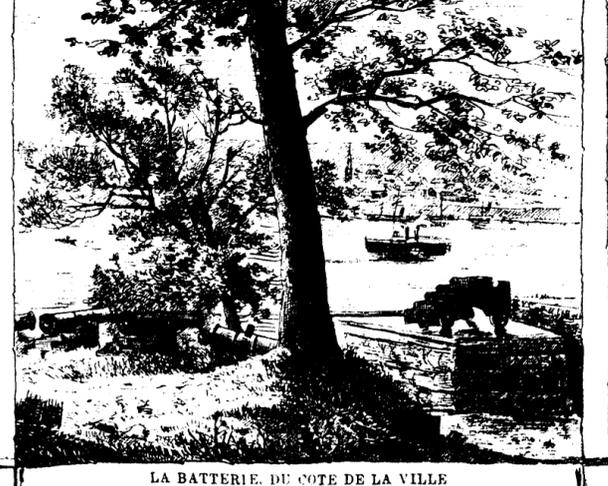
COIN DES CASERNES, PRES DU DEBARCADERE



CIMETIERE MILITAIRE



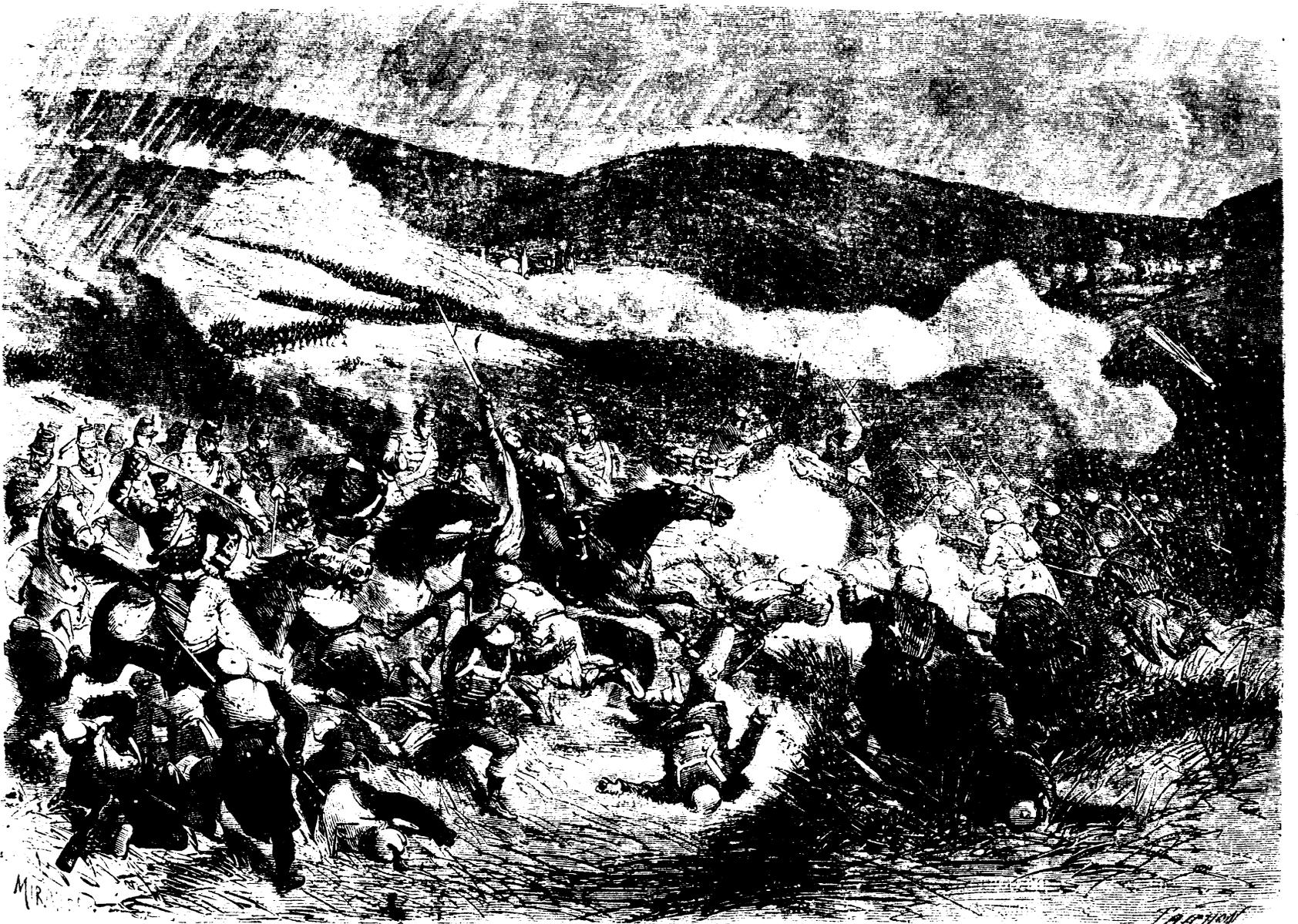
DEBARCADERE DU BATEAU-TRAVERSIER



LA BATTERIE, DU COTE DE LA VILLE



APRES LA MORT DU MARÉCHAL CONCHA LA CAVALERIE ESPAGNOLE ENLEVE SON CORPS AUX CARLISTES



EVENEMENTS D'ESPAGNE. — MORT DU MARÉCHAL CONCHA A LA BATAILLE DE LA PENA DE MURO

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 6 AOUT 1874

CRISE MINISTERIELLE

Au moment où nous écrivons, le cabinet de Québec, si fort il y a un mois, est en pleine désorganisation. Voici les faits qui ont donné lieu à cette crise soudaine.

Le gouvernement local possédait aux Tanneries des Rollands une propriété de vingt arpents en superficie qu'il a échangée pour une autre mesurant quarante arpents, mais située beaucoup plus loin en dehors des limites de la ville.

Ici nous laissons la parole au *Montreal Gazette*, organe conservateur :

Le gouvernement a reçu plus d'une offre et le prix offert s'est élevé jusqu'à \$50,000. Il refusa de vendre.....

Si nous ne faisons pas erreur, très peu de jours avant l'échange un membre du gouvernement écrivit à un citoyen éminent de Montréal que la propriété ne serait pas vendue, et nous prenons ce fait comme une preuve que tous les membres du gouvernement ne savaient pas dans quel scandale leurs collègues de ce district les entraînaient. L'offre de \$50,000 qui lui avait été faite aurait dû convaincre les ministres que c'était au moins la moindre valeur à laquelle ils pouvaient priser le terrain.

Il faut présumer qu'avant que l'échange eut lieu, tous les titres ont été examinés, et l'histoire remarquable qu'ils racontent a dû être connue des ministres. Voici cette histoire. Le terrain était d'abord partagé en deux; il fut ensuite réuni et il est maintenant encore divisé. Le 19 mars dernier, un peu plus de trois mois avant la date du transfert, Benjamin Leduc vendit à W. M. Rice un morceau de terre d'un arpent sur quarante pour la somme de \$16,000, dont \$2,000 comptant et la balance garantie par une hypothèque sur la propriété.

Le 1 avril, Gilbert Leduc fit une promesse de vente de la propriété voisine de un arpent sur quarante, pour la somme de \$22,000, dont \$2,000 payable le jour de l'exécution de la promesse. Le 30 juin cette promesse fut remplie par l'exécution d'un acte de vente formelle, et la propriété passa à M. Rice.

Notre confrère constate ensuite que cette propriété de quatre-vingts arpents venait ainsi d'être vendue de bonne foi pour \$38,000, que la moitié cédée au gouvernement venait d'être payée \$22,000, et que d'autre part \$50,000 avaient été offertes antérieurement pour la propriété donnée en échange. De sorte que ces titres prouvaient *prima facie* "que la propriété que l'on offrait en échange valait moins que la moitié de celle que l'on demandait."

La *Gazette* ajoute :

Cette manière de présenter l'affaire nous dispense de faire des calculs sur des valeurs qui n'ont pas été établies par des transactions, et laisse les ministres parties à cette affaire, absolument sans défense.

Notre confrère dit que cette transaction a été conseillée et faite dans un but de "gain sordide" par des hommes qu'il ne nomme pas, et il termine son article en se rangeant carrément dans l'opposition.

Pour notre part, dit-il, nous n'avons pas la moindre hésitation. Nous plaçons la *Gazette* dans une position d'opposition déterminée et sans compromis au gouvernement local, tel que constitué et nous dévouerons toute son énergie et son influence à débarrasser la province d'une administration composée d'hommes qui ont si complètement déshonoré le parti auquel ils sont alliés.

Le lendemain, vendredi, on annonça la résignation de l'hon. M. Irvine.

On croit que M. Fortin et M. Ross suivront cet exemple.

Une dépêche de Québec assure que M. Ouimet est décidé à tenir tête à l'orage. On parle d'un autre côté d'une réorganisation complète; en effet, il nous paraît impossible que le cabinet actuel puisse se maintenir, car M. Ouimet, vraisemblablement, ne pourra remplacer les démissionnaires. Le plus simple pour lui serait de résigner et de demander une enquête.

OSCAR DUNN.

DISCOURS DE M. GEOFFRION

Le jour de sa réélection dans le comté de Verchères, l'hon. M. Geoffrion a prononcé un discours que le public attendait avec une légitime curiosité. On était impatient de savoir quelle politique nouvelle il annoncerait sur les deux questions, en particulier de l'amnistie, et des écoles du Nouveau Brunswick.

Voici, au rapport de la presse ministérielle, les déclarations qu'il a faites :

La question de Manitoba est une des plus sérieuses questions que le gouvernement ait à régler.....

Le nouveau gouvernement n'avait d'autre ligne de conduite à suivre que de constituer une enquête, établir les faits et les soumettre à Sa Majesté pour la convaincre de l'opportunité d'accorder l'amnistie à Riel et à ses compatriotes. La question de Manitoba doit être décidée sur ses mérites; le gouvernement fédéral ne peut que soumettre les faits et lorsque l'enquête sera complète, si l'hon. Ministre y trouve la preuve de l'innocence de Riel, il insistera pour que l'amnistie soit accordée, ou il donnera sa démission. Mais il connaît assez ses collègues pour affirmer qu'ils n'hésiteront pas à faire justice à Riel du moment que les faits lui donneront raison.

L'hon. F. Geoffrion reprit ensuite la parole pour traiter la question des écoles du Nouveau-Brunswick. Après avoir fait l'histoire de cette question, il déclara que les délais étant

écoulés, il était impossible au gouvernement d'intervenir en faveur des catholiques du Nouveau-Brunswick autrement que par requête au gouvernement impérial qui a seul pouvoir d'intervention, que personnellement il était en faveur des écoles séparées et désirait les voir établies au Nouveau-Brunswick. Malheureusement le gouvernement n'a plus droit de législation sur la question, grâce au gouvernement conservateur qui l'a perdu.

Nous ne savons jusqu'à quel point ces déclarations satisfieront le sentiment public. L'hon. Ministre a fait, au sujet de M. Riel, une restriction assez étrange. "Si l'innocence de Riel est prouvée, dit-il, j'insisterai pour que l'amnistie soit accordée." Or, il semble assez évident que M. Riel ne sera jamais trouvé innocent par ceux qui le traquent depuis si longtemps.

D'ailleurs, le comité d'enquête n'a pas pour mission de rechercher l'innocence ou la culpabilité de M. Riel, mais simplement de constater si l'amnistie a été promise par l'ancien gouvernement. M. Geoffrion nous paraît donc avoir mal posé la question. Nous ignorons dans quel but.

O. D.

NOUVELLES

La Banque des Marchands fait préparer les bureaux de l'agence qu'elle établira prochainement à Lévis.

L'établissement de cette agence sera très-avantageux à Lévis; c'est à M. Isidore Belleau, avocat et rédacteur de l'*Echo de Lévis*, que revient le mérite d'avoir obtenu cette agence de banque.

La difficulté qui existe entre le gouvernement de la Colombie Anglaise et celui de la Puissance va être référée à l'arbitrage de Lord Carnarvon, secrétaire colonial.

On télégraphie de Fort Garry en date du 23 :

La législature de Manitoba a été prorogée hier. Parmi les actes passés durant la session et sanctionnés se trouvent les suivants :

Pour pourvoir à la redistribution des sièges à l'Assemblée Législative; à la préparation de nouvelles listes électorales; à l'établissement d'un système d'audition des comptes publics; à l'abolition du double mandat; à la création de comtés; à la réorganisation de la Cour du Banc de la Reine; à l'octroi des impressions par contrat.

Le bill abolissant le Conseil Législatif a été passé à l'unanimité par l'Assemblée Législative, mais rejeté au Conseil à la majorité d'une voix. Il sera introduit de nouveau à la prochaine session.

Les travaux de terrassement sur la ligne du chemin de fer de Philipsburg, Farnham et Yamaska, ont été commencés mardi de cette semaine dans la partie qui coupe le rang St. François et dans St. Hyacinthe.

Les travaux seront poussés avec activité et le chemin d'ici à St. Pie, sera terminé d'ici à l'automne.

On dit à Outaouais que M. C. J. Brydges va être nommé surintendant des chemins de fer du gouvernement de la Puissance.

Une dépêche arrivée en Angleterre annonce que le lieutenant Cameron a retrouvé à Ujiji, la carte et le journal de voyage du docteur Livingstone depuis son départ de Mikandany.

Le Révd. M. O'Farrell, que l'on désigne comme devant succéder à Mgr. Horan sur le siège épiscopal de Kingston, est l'éloquent prédicateur qui fit à Montréal l'éloge funèbre de feu D'Arcy McGee.

On dit que M. le sénateur Panet va remplacer M. Futvoye, comme chef du département de la Milice.

M. Riel était à Worcester, la semaine dernière, l'hôte de M. Ferd. Gagnon.

L'hon. Ed. Palmer a été nommé juge-en-chef de la cour suprême de l'île du Prince-Edouard.

Mgr. Horan est arrivé à bord du vapeur *Nova Scotian*. Nous sommes heureux d'apprendre que la santé du vénérable prélat est excellente. Pendant la traversée de l'océan, en se rendant en Europe, Mgr. s'est blessé légèrement au bras et c'est là probablement ce qui a donné lieu à la nouvelle erronée qu'il s'était démis le bras. Il n'en était rien, heureusement.

Des lettres arrivées de Rome par le même vapeur nous font connaître que M. l'abbé Benj. Paquet, maintenant à Rome, se prépare à revenir en Canada, et qu'il arrivera probablement dans la dernière quinzaine du mois d'août.

L'*Etoile du Nord* de St. Paul, Minnesota, nous apprend, dans sa dernière feuille, qu'un des sénateurs de l'Etat du Maine, qui s'est dévoué à l'étude du peuple Acadien, se propose d'en donner une description, et d'écrire l'histoire de leur dispersion. Dans ses recherches, il a eu le bonheur de se procurer le journal qu'un des officiers des vaisseaux anglais a écrit pendant la traversée des captifs, de Grand-Pré à la Géorgie. Ce sénateur a réuni une foule de matériaux et pourra donner des renseignements aussi intéressants qu'ils seront vrais.

Il paraît certain que la ville de Kingston a été choisie de préférence à Québec, pour l'établissement du collège militaire. C'est un malheur pour Québec, qui par sa forte position militaire avait un droit incontestable à ce choix.

Nous lisons dans l'*Etoile du Nord* de St. Paul, Minn. : M. H. J. Clarke, ci-devant procureur-général de la province de Manitoba, a été troublé par un incident imprévu, sans doute. A son arrivée ici, samedi dernier, on a saisi ses effets pour assurer la somme de \$300, à peu près, due à Alexander Griggs, de cette province, et à Norman W. Kittson, de cette ville. L'ex-procureur-général n'a pas paru content, dit-on, mais, tout de même, il a payé la somme réclamée et les frais, s'élevant à \$387.

C'est encore à un astronome de Marseille, M. Boreli, que revient l'honneur de la découverte d'une nouvelle comète qui, comme celle qui nous a fait ses adieux ces derniers jours, sera visible de notre latitude. C'est le dimanche 26 courant, à 2 heures du matin, que M. Boreli a découvert l'astre vagabond par 15 h. 59 m. et 18 s. d'ascension droite. Les comètes se suivent et se ressemblent. Celle de M. Boreli sera aussi brillante que celle de M. Coggia.

Le *Mercury* annonce la résignation de M. Panet, comme sénateur et sa nomination au poste de Député-Adjudant-Général de la Milice. Son remplaçant serait M. Fabre.

On lit dans le *Métis* du 25 juillet :

"M. le Chevalier Taillefer, a donné sa résignation, comme Lieutenant de l'Infanterie.

"Nous apprenons que M. Richer, de la Police à Cheval pour le Nord-Ouest, a également résigné.

"Les ouragans deviennent de plus en plus fréquents. Ainsi, durant cette semaine, nous avons eu plusieurs tempêtes. La foudre est tombée sur la résidence de M. Royal et a causé des dommages considérables. Personne heureusement n'a été atteint."

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un magnifique volume de près de mille pages contenant un *Dictionnaire et une Grammaire de langue des Cris* par le Rvd. Père Lacombe. Il faut voir cet ouvrage pour se faire une idée des immenses recherches, du travail patient et de la profonde érudition de l'auteur. Ce dictionnaire contribuera puissamment à la diffusion de la foi chez les Indiens en permettant aux missionnaires d'apprendre rapidement leur langue.

Cet ouvrage est d'un beau travail typographique et sort des ateliers de MM. Beauchemin et Valois de Montréal.

FAITS DIVERS

MEURTRE A MONTREAL.—Vendredi dernier, vers une heure de l'après-midi, le constable Baignet qui était de faction au marché St. Anne, fut appelé pour opérer l'arrestation d'un ivrogne qui ameutait la foule par ses cris, en face du bureau de la douane. Au moment où il appréhendait le délinquant, il se vit entouré par une poignée de drôles qui essayèrent de le gêner dans l'accomplissement de son devoir, mais le constable leur opposa une courageuse résistance et ayant fait approcher une voiture il allait y pousser son prisonnier lorsqu'un de ces misérables lui fendit la tête d'un vigoureux coup de pelle.

Deux agents de police attirés par le bruit arrivèrent au même instant, l'un d'eux conduisit le blessé à la station centrale de police, tandis que l'autre s'assurait de la personne de Patrick Deery, de John Murray et de James Joyce, qui se trouvaient au nombre des assaillants.

M. le Dr. Picault a donné les premiers soins au constable Baignet; il déclare que sa blessure est très-grave et craint qu'elle détermine une congestion du cerveau.

La police entière s'est mise sur pied dans l'après-midi d'hier, pour arrêter l'assassin qui est le frère de Patrick Deery, déjà sous les verrous.

Les vapeurs partant pour Québec ont été fouillés, la gare Bonaventure soigneusement surveillée, mais le misérable est encore en liberté.

Trois détectives sont partis pour Québec et les ports intermédiaires afin d'arrêter Deery, dans le cas où il aurait pu se cacher à bord de l'un des vapeurs, comme on le suppose du reste, et il est à espérer qu'il n'échappera pas à la justice.

Le constable Baignet est mort samedi soir, des suites de ses blessures.

L'assaillant Deery a été arrêté, samedi, à Dickinson's Landing, comté de Stormont, Ontario, par la police de cette localité. Le détective Cullen a laissé la ville pour aller prendre le prisonnier sous sa garde et l'amener à Montréal.

IMPORTANT POUR TOUS.—Nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs sur l'importante maison de commerce, si bien connue et entreprenante de Clermont Daniels & Co., de Montréal, commerçants de Marchandises sèches, épicerie, chaussures, objets de fantaisie, quincaillerie, etc., etc.

Cette maison vend directement aux consommateurs les effets constamment en usage dans les familles, de cinquante à cent cinquante par cent, à meilleur marché que les mêmes marchandises peuvent être achetées généralement, sauvant ainsi aux consommateurs les profits que font les agents et les détailliers.

Cette maison de commerce importe et achète des fonds de marchandises immenses, pour argent comptant, aux plus bas prix, prenant avantage de la morte saison, ventes forcées, escompte, etc., etc., temps où les acheteurs payant argent comptant ont l'avantage sur les maisons en gros qui achètent et vendent à temps fixe.

Leurs marchandises sont vendues par les agents dans toute l'étendue de la Puissance, qui arrêtent aux maisons avec des échantillons, prennent vos ordres pour les marchandises dont vous avez besoin dans vos familles, lesquelles vous sont expédiées par express; ils collectent à délivrance des effets, pour lesquels vous ne payez qu'après avoir examiné si vous en êtes satisfaits. Ainsi si les marchandises ne sont pas telles qu'on vous les a représentées, vous n'êtes pas tenus d'en payer le montant, de sorte qu'il n'y a rien de plus honnête. Leurs marchandises ont été reçues par un grand nombre de personnes dans les environs, elles se sont trouvées grandement satisfaites des effets, et ceci est un mode nouveau et populaire de faire des affaires. Nous pouvons prédire pour eux un commerce étendu. La liste des effets est expédiée par la maille sur application.

On demande des agents, hommes ou femmes, dans toute ville, village, ou comté, pour la vente de leurs marchandises.

EXTRAORDINAIRE.—Le *Nashville Banner*, contient les détails curieux de l'extraction d'un serpent vivant dans l'estomac d'une jeune femme, qui portait ce reptile depuis quatre ans. Il paraîtrait que le 26 juin dernier le Dr. Burger fut appelé en toute hâte auprès de Thanful Taylor qu'on disait dans des convulsions horribles à voir. Le docteur trouva la jeune personne dans les bras de son beau-père pendant que sa mère tenait quelque chose qui lui sortait de la bouche; le docteur approcha de la malade et, à la grande stupéfaction de tous les assistants, lui arracha de la gorge un serpent vivant mesurant vingt-trois pouces de long et huit lignes de diamètre.

Il appert des renseignements cueillis par le reporter du *Nashville Banner*, que depuis deux ans surtout la jeune fille avait souffert d'étranges tortures dont on ignorait complètement la cause. Plusieurs la pensaient possédée du démon, et un petit nombre attribuait ces convulsions à la présence dans son estomac de quelque animal vivant. Le reptile a vécu encore 4 ou 5 minutes après l'extraction; il était couvert d'une substance muqueuse. La jeune fille est maintenant bien et ne sait comment remercier le médecin qui l'a délivrée de cet horrible animal.

NOYÉ.—Dans l'après-midi de dimanche, le 26, un jeune homme de 27 ans, nommé Thomas Hall, s'est noyé en face du quai de Ste. Anne du Bout-de-Pile. Il revenait avec un de ses amis de faire une promenade en chaloupe, lorsqu'en abordant leur embarcation mal conduite se frappa rudement contre la jetée et coula à fond immédiatement. Comme il ne savait pas nager, il disparut immédiatement sous l'eau.

Son cadavre a été retrouvé quelques heures après et l'enquête ordinaire a été tenue. Le défunt était natif de Plantagenet, Ont., il était depuis plusieurs années employé chez M. M. Grier, meunier, de Ste. Anne, et jouissait de la meilleure réputation.

Ste. Thérèse.—Une des familles les plus estimables de Ste. Thérèse (la famille Sévère Gratton) avait à subir le 21, une terrible épreuve. Le père et ses quatre fils, étaient sortis tous ensemble faire la pêche sur la rivière des Mille Isles. Joyeux et alertes, en s'efforçant de retirer leurs filets qu'ils avaient jetés à l'eau, l'embarcation chavira. La rivière mesurait 25 à 30 pieds de profondeur à cet endroit. Sans espoir de secours, car il n'y avait auprès aucune autre embarcation, pas même au rivage où l'accident avait attiré une douzaine de spectateurs, ils luttent contre la mort qui les presse et les menace. Pendant quelque temps on les voit surnager à la surface de l'eau, puis l'aînés des enfants parvient à remonter dans l'embarcation. Tendait une main secourable, il retire des flots le père qui périt. Grâce à Dieu! le plus jeune frère âgé de 8 ans seulement s'était cramponné à ses habits, et lui aussi est sauvé. Il restait encore deux victimes presque épuisées de fatigues. Elles luttent généreusement, mais les forces commencent à leur manquer, car l'embarcation à moitié remplie d'eau, sombrant presque sous le poids de la charge, ne permet pas de leur porter un prompt secours. Le père voulant sauver ses enfants, jette au loin des cris de détresse, mais quand les secours arrivent, il est trop tard. Les deux frères à quelques pieds de distance étaient disparus sous les eaux, pour ne plus reparaitre. Ils étaient noyés.

Le plus âgé se nommait Augustin, élève au Collège de Ste. Thérèse. Entrant dans sa dix-huitième année, il allait commencer ses classes de philosophie. Sage, pieux, très ami du travail et doué d'un bon talent, il était le modèle de ses condisciples et la joie de ses maîtres.

Le second frère, âgé de quinze ans, consolait chez lui ses parents par sa soumission, son travail et sa piété exemplaire.

Le steamer le *Sullan*, de Calcutta, est entré dernièrement dans la Tamise avec une cargaison d'animaux sauvages d'Afrique, tel que rhinocéros, tigres, léopards et autres carnassiers de grande taille. Pendant le voyage, un des léopards s'est échappé de sa cage et a régné en maître, plusieurs heures durant, sur le navire. Comme bien on le pense, l'équipage et les passagers, en apercevant l'animal sur le pont, se sont sauvés au plus vite qui dans les cordages, qui dans les cabines en assurant solidement les portes. Après avoir rôdé en tous sens sur le navire, le léopard se présenta tout à coup à la cabine des chauffeurs, qui firent toutefois reculer le terrible visiteur en dirigeant sur lui les tuyaux chauffés. Le navire était menacé de s'arrêter en pleine mer. Après bien des pourparlers entre les hommes qui étaient perchés dans les cordages, il fut décidé qu'il fallait renoncer à l'idée de reprendre l'animal et aviser au moyen de le détruire avant l'arrivée de la nuit. Un des passagers était muni d'un pistolet, mais il n'avait pas de balle. Il fallut donc avant tout improviser un projectile. Enfin, après bien des difficultés, le passager armé réussit à charger son pistolet, et du premier coup abattit le léopard, à la grande satisfaction de l'équipage et de tout le monde à bord.

Le *Diamond Rheumatic Cure* fait son chemin. Les rhumatismes ne sont plus possibles. L'efficacité de ce remède est incontestable aujourd'hui. On n'entend plus parler que de guérisons merveilleuses opérées par lui, même sur des vieillards que la science avait abandonnés comme étant incurables. Pas de charlatanisme! Le *Diamond Rheumatic Cure* est proclamé le *remède plus ultra*! Que ceux qui souffrent lui donnent leur confiance; ils ne seront pas déçus. Les douleurs rhumatismales les plus aiguës disparaissent comme par enchantement en faisant usage du *Diamond Rheumatic Cure*. Que ceci soit un avis à tous les affligés. (Voir aux annonces.)

Voici l'alphabet généralement en usage chez les opérateurs de télégraphe au Canada :

A.—	B....	C...
D—.	E....	F.—.
G—.	H....	I..
J—.	K—.	L—
M—.	N—.	O..
P....	Q.—.	R..
S..	T—.	U.—.
V....	W—.	X....
Y....	Z....	& ...

NOMBRES.

1.—.	4....	7—.	0—
2.—.	5—.	8....	
3.—.	6.....	9—.	

PONCTUATION.

Point ..—	Citations—
Virgule —.	Parenthèse—
Interrogation—.	
Exclamation—.	

Le nombre des bâtiments qui ont visité notre port, depuis le commencement de la saison jusqu'à hier, est de 668, dont 102 venus des ports des Provinces Maritimes, 564 ont depuis repris la mer, dont 82 appartenant aux Provinces Maritimes. En conséquence, il en reste encore 104 dans le port. Il y a aussi 30 bâtiments dans le port de Montréal.

Depuis l'ouverture de la navigation, 141 bâtiments ont été licenciés à la douane de Québec, pour le commerce local de la Province.

MM. De Wolfe et Powell, agents pour le navire *Pocahontas*, ont appris que ce navire est à la côte sur le Rocher Percé, près de Cacouna. Le vapeur *Conqueror* va être envoyé pour le retirer de cette position. Le *Pocahontas* venait de Liverpool avec un chargement de sel.

Un nommé Cousineau, de St. Calixte, a trouvé la mort dans les circonstances suivantes, la semaine dernière.

Voulant lever de l'écorce de pruche, il abattit l'un de ces arbres qui, en tombant, ébranla un mérisier sec qui résista cependant au choc. Cousineau était occupé avec deux de ces compagnons à dépouiller la pruche de son écorce, lorsque le mérisier cédant tout à coup, tomba sur lui et le tua instantanément.

M. le coroner E. Lemire, fut appelé à faire la visite du cadavre avec le Dr. Leclerc, de St. Lin.—*Les Laurentides*.

M. Alfred Wheeler, des douanes vient de faire cadeau à la société littéraire et historique d'un singulier poisson, couvert d'écaillés et ayant deux espèces de cornes sur la tête, et deux autres dans la partie postérieure. Il ressemble beaucoup à un petit cochon. Il a été pris aux Barbades. Il appartient à la famille des *Ostacionidae*.—*Journal de Québec*.

ERRATA

Au 27ème vers de la pièce de poésie de M. Philéas Huot, publiée dans notre dernier numéro, au lieu de : " *Seraient-ce, sur le seuil, nos mères radieuses* " c'est : " *Serail-ce, sur le seuil, ma mère radieuse* " qu'il faut lire.

Dans la dernière poésie de M. Chapman publiée dans *L'Opinion Publique*, au lieu de :

Elle hésitait... Soudain un grand coup de tonnerre
Retentit, puis un corps sur le pavé roula.

Lisez :

Elle hésitait toujours... Tout à coup, ô mystère!
Ebranlant tous les toits, un grand coup de tonnerre
Retentit, etc., etc.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 27.—A la séance d'aujourd'hui, les sièges de la droite étaient bien remplis, les membres absents étant tous revenus. Le comité d'initiative fit son rapport concernant les résolutions de dissolution demandant à l'Assemblée d'établir un gouvernement définitif ou de se dissoudre. Après des scènes turbulentes, le débat fut ajourné à mercredi.

On croit que la discussion du budget occupera l'Assemblée jusqu'au 8 août, époque où la Chambre s'ajournera jusqu'au 15 novembre. Les vacances seront plus courtes qu'on s'y attendait parce que les conservateurs craignent qu'un long ajournement ne fasse pencher le centre gauche vers la dissolution. Les députés en faveur de la dissolution, comptent sur la réussite après l'ajournement.

Paris, 28.—Aujourd'hui on a lu dans l'Assemblée un rapport du comité d'initiative sur la motion Duval demandant la dissolution. Ce rapport expose que l'impuissance de la présente assemblée a été montrée d'une manière évidente dans les récents débats d'un comité du bureau de l'Assemblée pour nommer un comité de permanence. Le rapport insiste pour que l'ajournement soit aussi court que possible. M. Brisson, radical, demande si les intrigues monarchiques seraient tolérées pendant l'ajournement. Le duc de la Rochefoucauld a déclaré que les légitimistes se réservaient le droit de travailler dans les intérêts monarchiques par tous les moyens légaux.

M. Chabaud-Latour, ministre de l'Intérieur a répondu d'une manière évasive à l'insinuation de M. Brisson. Les membres de la gauche se montrèrent mécontents et devaient présenter une nouvelle motion à ce sujet. Le comité sur la motion de M. Maladris pour l'ajournement a été adopté.

Les juges nommés pour examiner le cas du Col. Stoffel, l'un des principaux témoins dans l'affaire Bazaine, a fait rapport qu'il n'y avait pas de preuves suffisantes pour une incarcération.

Paris, 29.—Le débat sur les résolutions pour la dissolution a eu lieu aujourd'hui à l'Assemblée.

M. de Lapière se prononça contre la dissolution de l'Assemblée disant que ces résolutions étaient présentées dans le but de tirer vengeance des votes qui avaient fait rejeter la république et le plébiscite.

M. Chabaud-Latour, ministre de l'Intérieur, parla aussi contre la dissolution. Il rappela à l'Assemblée que par la loi de mars 1873 elle s'engageait, avant de se dissoudre, à voter une constitution. Lorsque les pouvoirs présidentiels seront solidement établis, les représentants pourront se présenter devant leurs électeurs, sans danger pour l'ordre public.

M. Duval et plusieurs autres parlèrent en faveur de la dissolution, soutenant que le sentiment de malaise et d'incertitude créé par le présent état de choses paralysait les affaires et que le seul remède pour sortir de cette situation était un appel au peuple.

Le vote ayant été pris, la résolution de M. Léon de Malville pour la dissolution fut rejetée par 332 contre 374.

M. Duval retira ensuite la motion dans le même sens qu'il l'avait présentée.

Paris, 29.—Le *Temps* dit que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie sont convenues d'exercer de concert une surveillance active sur les côtes d'Espagne.

Paris, 31.—Aujourd'hui a eu lieu à l'Assemblée le débat sur la prorogation. M. Gambetta fit un discours à sensation contre la prorogation, mais toutes ses conclusions furent en faveur de la République.

Il dit que la prorogation avait pour seul but d'interrompre les délibérations de l'Assemblée et il tient la droite pour responsable de tout ce qui pourrait arriver.

Il pense que le septennat est aussi impossible que la monarchie; il demanda l'établissement de la république qui donnerait à la France la paix et l'union et il termina en demandant que l'état du siège soit levé.

L'orateur fut chaleureusement applaudi par la gauche.

Pendant le débat, le marquis de Franclieu, légitimiste, déclara qu'il considérait comme étant de son droit et de son devoir, de faire tout en son pouvoir pour le rétablissement de la royauté.

Cette déclaration causa une vive sensation à la gauche qui demanda quelles étaient les vues du gouvernement à ce sujet.

Le général de Cissey, vice-président du conseil des ministres, dit que le gouvernement s'efforcera en déployant de la fermeté et de l'impartialité, de faire respecter ses pouvoirs par tous les partis.

Une motion pour lever l'état du siège fut rejetée par un vote de 223 oui contre 336 non.

La motion d'ajournement du 6 août au 30 novembre fut finalement adoptée par une forte majorité.

Paris, 31.—La presse pense que l'arrivée de l'escadre prussienne sur les côtes de l'Espagne, poussera la marine espagnole à se prononcer en faveur des Carlistes.

Le *Temps* dit qu'on a commencé l'émission d'un emprunt de \$6,000,000 pour les Carlistes et que les souscriptions déjà recueillies ont permis l'envoi de \$2,000,000 en Espagne.

Paris, 1er.—Le ministre annonce que l'épouse de Don Carlos a quitté Pau.

Paris, 1er.—Il y a eu des scènes de violence dans l'Assemblée, aujourd'hui. M. Distria, bonapartiste, a dit que les républicains reculaient devant les honnêtes gens.

Aujourd'hui, il a été sommé de répéter les mêmes paroles; ce qu'il fit immédiatement. Viéton, républicain, lui donna un démenti et plusieurs députés de la Gauche se ruèrent vers lui en faisant du tapage avec leurs pieds. Le président de l'Assemblée a suspendu la séance.

Il est probable que ce tumulte donnera lieu à plusieurs duels.

Paris, 2.—La police fait encore des recherches chez les bonapartistes éminents et s'empare de tous les documents qu'elle trouve.

New-York, 2.—Une dépêche de Paris dit que de sérieuses complications se sont élevées entre la France et la Prusse concernant les affaires espagnoles.

ESPAGNE

Madrid, 27.—Quarante et un Carlistes, la plupart ecclésiastiques ou nobles ont été arrêtés à Barcelone. Ce sont les représentants qui exercent les républicains contre les Carlistes.

Il est rumeur que les Carlistes ont subi une nouvelle défaite.

Bayonne, 30.—Les Carlistes prétendent avoir remporté une grande victoire sur les républicains entre le château de Gollet et Figueras près de la frontière. Les pertes sont fortes des deux côtés.

Les Carlistes nient avoir commis les atrocités dont on les accuse à Cuenca et à d'autres places.

Berlin, 1er.—La *Gazette* de l'Allemagne du Nord déclare que l'objet pour lequel le gouvernement a envoyé une escadre dans les eaux espagnoles, est de protéger les Allemands résidents en Espagne.

AUTRICHE

Vienne, 27.—Anselme Rothschild, de cette ville est mort aujourd'hui.

ANGLETERRE

Londres, 26.—L'*Imparcial* fait voir dans un article énergique la complicité avouée de la France avec les Carlistes et déclare que si les représentations diplomatiques n'ont aucune influence, l'Espagne devra adopter d'autres mesures envers la France et chercher des alliés.

Les journaux français soutiennent que les frontières espagnoles sont bien gardées par les autorités françaises et que les effets de guerre qui parviennent aux Carlistes sont importés d'Angleterre par la mer.

Londres, 30.—Les journaux de Vienne disent que l'Autriche a reçu une circulaire de la Prusse, demandant au gouvernement de s'unir à elle pour mettre fin aux atrocités des Carlistes en Espagne, et que le gouvernement autrichien a répondu favorablement.

Le *Morning Post* rapporte que la Prusse proposera la reconnaissance du gouvernement espagnol au Congrès de Bruxelles.

On rapporte que le gouvernement de Versailles a notifié le cabinet espagnol que la France agira de concert avec les autres puissances pour la reconnaissance de la république espagnole.

ALLEMAGNE

Berlin, 27.—Les journaux d'ici disent que la guerre entre la Prusse et la Chine est inévitable à cause des empiètements de ce dernier pays sur Kashgai.

Une dépêche de Kissengen, rapporte que la santé de Bismarck s'améliore, mais sa blessure n'est pas encore cicatrisée et le prince ne peut pas écrire.

Berlin, 27.—Le Dr. Jonizewski, évêque, coadjuteur de Posen a été arrêté pour avoir violé les lois ecclésiastiques de l'empire. Il a été condamné à 15 mois d'emprisonnement.

Berlin, 29.—L'empereur Guillaume doit visiter l'Italie cette année; il est probable qu'il fera ce voyage pendant l'automne.

La *Correspondance Provinciale* émet l'espérance que la visite de l'escadre allemande sur les côtes de l'Espagne opérera un changement heureux sur les affaires d'Espagne.

La *Gazette* de l'Allemagne du Nord dit que l'escadre quittera les eaux anglaises vers le 1er août pour sa nouvelle destination.

Londres, 28.—La *Gazette de Cologne* dit que le prince Hapenhohle, ambassadeur de la Prusse à Paris, a officiellement averti le Duc de Cazes, ministre des affaires étrangères que la France enfreint les lois de la guerre à propos des Carlistes. Une flotte allemande sera envoyée sur les côtes d'Espagne et la Prusse est décidée de prendre des mesures rigoureuses contre les Carlistes.

Londres, 29.—Le *Morning Post* rapporte que le gouvernement prussien est actuellement engagé dans des négociations qui tendraient à mettre fin à l'insurrection carliste.

PETITS SABOTS

I

Bébée s'élança hors de son lit au point du jour. Elle avait seize ans ! Il lui semblait merveilleux d'être déjà une femme. Le coq saluait le soleil sous sa fenêtre avec tout l'éclat d'un clairon ; elle poussa le volet et lui dit bonjour en riant, contente d'être éveillée par lui et de penser que personne ne l'appellerait plus une enfant. Son chevreau bêlait sous le hangar, une grive pépiait dans le feuillage du sycomore, les cloches des nombreux clochers de la ville tintaient rêveuses, assourdies par la distance et par les brumes du matin ; tout cela répétait la même chose : " Qu'il est bon d'avoir seize ans ! "

On eût pu croire qu'en vivant parmi les fleurs Bébée était arrivée à leur ressembler. Elle portait de petits sabots, un petit bonnet et une cote grise de serge l'hiver, de toile en été ; mais les petits pieds nichés dans les sabots étaient deux feuilles de rose, mais le bonnet avait la blancheur d'un lis, et la jupe grise faisait penser à l'écorce qu'entrouvre la fleur du pommier pour sourire rougissante au soleil. Les fleurs avaient été les marraines de Bébée, des marraines fées. Le tournesol avait prêté à sa chevelure l'or de ses rayons, le bleu pur du lupin avait passé dans ses yeux, toute sa personne était pénétrée d'un parfum aussi frais, aussi naïf que celui du tilleul, et les vents, les pluies, les ardeurs du soleil n'avaient eu d'autre effet que de fortifier la souplesse de ses membres, de réchauffer la blancheur de son teint.

Un jour d'été, Antoine Maes, bon vieillard qui, pour vivre, cultivait son jardin, dont les fleurs se vendaient en ville, avait aperçu un paquet flottant parmi les nénufars sur la pièce d'eau voisine de sa cabane, l'avait amené au rivage, et en avait tiré un petit enfant, exposé là pour périr sans doute, mais que le vigoureux réseau des fleurs avait fait surnager. Antoine le porta aussitôt à sa femme, qui n'avait pas d'enfant, et tous deux l'élevèrent en l'appelant Bébée. L'église avait ajouté un nom de sainte à celui-ci, mais pour le petit monde qui l'entourait elle resta toujours Bébée. — Bébée quand elle trottaient entre les rangées d'oignons rouges plus hauts qu'elle, Bébée quand sa tête blonde atteignit le sommet du buisson de lavande, Bébée encore le jour mémorable où la chanson de la grive et le clairon du coq l'avaient éveillée sur le seuil de sa seizième année.

La cabane du vieil Antoine était jetée dans l'enclos qui formait une haie vive sur le chemin de Laeken à Bruxelles, au cœur même des prairies planes et des nobles futaies du Brabant. Près de l'eau que sillonnent des cygnes, et au-dessus de laquelle se balancent les saules, sont groupés quelques maisonnettes ; plus loin, il y a une vieille église, au-delà s'étendent les champs de blé sans limites et les moulins aux ailes rouges, plus loin encore l'horizon pâle et bleu qui fait penser à celui de la mer. C'était une gentille chaumière, peinte en rose à la mode du pays. Les deux volets carrés étaient assombris par des plantes grimpances, et le toit, assez bas pour que la main pût y toucher, teint de jaune et de vert par toutes les mousses et tous les lichens connus. Aussitôt que Bébée fut assez forte pour lier des bottes d'oignons et les porter dans une corbeille, elle suivit Antoine, devenu veuf, le long de la route verdoyante jusqu'au marché, où les acheteurs ne manquaient pas ; c'étaient de jeunes mères surtout, attirées par la beauté de ce chérubin plutôt que par les fleurs, de sorte qu'Antoine Maes avait coutume de se signer, en disant que, grâce à Notre-Dame, le commerce marchait trois fois mieux depuis que la petite offrait les bouquets de sa main mignonne. Cependant les longs hivers qui font de la Montagne de la Cour une pente rapide de glace, qui blanchissent les pinacles de Sainte-Gudule, et qui répandaient la mort dans les jardins de campagne, n'en étaient pas moins durs ; l'argent gagné au temps des fleurs passait en pain noir et en fagots, ce qui explique que l'héritage du père Antoine se réduisit à quelques écus au fond d'une cruche de terre.

— Vis toujours ici, petite, ne prends avec toi personne qui te tourmente, sois bonne pour la chèvre et pour le sanzonnet, soigne bien tes fleurs, dit-il au moment d'expirer, tandis que Bébée sanglotait à son chevet en promettant d'obéir.

Elle n'avait pas encore quatorze ans, et, quand elle eut enseveli son vieil ami, elle se sentit bien seule. Assise dans un coin de la cabane, elle réfléchit tristement aux ordres de celui qui avait été pour elle père, mère, patrie et roi. Le mois de mai faisait étinceler toutes les couleurs de l'arc-en-ciel son petit empire, qu'elle contemplait à travers la porte ouverte. Cinq ou six voitures vinrent ; c'étaient de braves paysannes courbées sur le sillou, ou de laborieuses ouvrières en dentelles, toutes honnêtes et bienveillantes, mais rusées néanmoins à leur manière quand il s'agissait d'intéresser personnel. — Tu es trop jeune pour vivre seule, dit l'une d'elles, viens chez nous, je te logerai, je te nourrirai moyennant le revenu de ton jardin.

— Ce serait la voler, dit une autre ; ma vieille mère viendra tenir ta maison, Bébée.

— Nous ferons de ton méchant jardin un fameux potager, reprit la plus riche.

Bébée n'était qu'une enfant, mais elle n'était pas sotte, et aucun des regards qu'échangèrent les commères en se disputant le soin de la protéger ne lui échappa. Les larmes se séchèrent soudain sur ses joues, et avec une fermeté inattendue : — Le premier cri de l'alouette lui rendit le courage, sinon la gaieté. — Elles ont toutes voulu tirer de moi quelque chose, pensa la petite paysanne ; eh bien ! je me passerai d'elles, comme il l'a voulu, et les fleurs sauront me garder, bien qu'elles n'aient pas paru triistes quand sa bière a passé hier au milieu d'elles. — Le vieillard les avait tant aimées, il avait été si bon pour elles ! Bébée les grondait de leur insensibilité ; quand nous souffrons, tout ce qui sourit nous paraît cruel, un enfant, un oiseau, un brin d'herbe vivace et emperlé qui se balance à la brise. Dans le mur du jardin, il y avait certaine petite niche abritant une image de la Vierge, défigurée par les intempéries des saisons : elle était là

depuis des siècles, et Antoine ne manquait jamais de déposer à ses pieds les plus jolis boutons de roses. Bébée renouvela l'offrande accoutumée, et, à genoux sur l'herbe, pria d'un cœur confiant les puissances inconnues qui devaient éclairer sa bonne volonté, puis elle se releva pour le travail quotidien, et, son panier au bras, prit le chemin du marché, les yeux encore pleins de larmes, mais l'âme vaillante.

Ces deux années n'avaient pas été toutes de plaisir, pas plus qu'elles n'avaient été toutes de printemps. Quand on n'a ni père ni mère, et que les amis qu'on possède ont juste assez de pain pour eux-mêmes, la vie ne peut être facile : Bébée se levait à l'heure où les oiseaux gazouillaient dans la nuit, et se couchait à l'heure où le soleil s'enfonçait derrière la ligne droite que dessinent les plaines. Elle sarclait, elle arrosait, elle plantait, elle tenait sa cabane propre comme un frais coquillage ; elle trayait sa chèvre, et toute la journée on la voyait l'été vendre ses fleurs sous un auvent en face de la Maison du Roi, l'hiver courbée sur un métier à dentelle. C'était beaucoup de travail pour ne réussir qu'à éviter la faim, mais l'enfant était heureuse cependant, et rêvait mille choses charmantes tout en désherbant ses plates-bandes ou en agitant ses bobines. Sans doute elle ne pouvait errer paresseusement parmi les fleurs, comme aiment à le faire les jeunes filles et les poètes ; elle avait à les protéger activement contre le vent, et la poussière et les insectes ; mais si l'amour le plus délicieux est celui qui plane libre au-dessus des tempêtes, l'amour le plus fort est peut-être celui qui, tout en adorant, déchire ses pieds aux épines et brûle son front au soleil pour le bien de l'objet aimé.

A seize ans, Bébée était, nous l'avons dit, la plus jolie fille que l'on pût rencontrer entre l'Escaut et le Rhin : sa chevelure lui couvrait les épaules en masses brillantes et crépées, sa petite poitrine ronde était blanche comme les pâquerettes du gazon, et ses yeux pleins d'innocence et de courage cachaient sous leur joyeux sourire des rêves qui allaient plus loin que les vertes forêts de Laeken, plus loin même que les nuages blancs de l'été.

Elle avait seize ans. — Est-ce possible ? pensa-t-elle en allant s'asseoir sur le pas de la porte. Il avait plu la nuit, et le parfum de la terre humide était plus suave que tous les parfums brûlés dans les palais. Les roses ruisselantes caressèrent ses cheveux lorsqu'elle passa ; le sanzonnet lui cria : — Bébée ! Bébée ! bonjour ! — C'étaient les seuls mots qu'il sût dire, et il les répétait mille fois la semaine, mais Bébée ne douta pas que le sanzonnet ne sût à merveille qu'elle avait seize ans ce jour-là. Tout en rompant le pain de son déjeuner, elle songeait sans bien s'en rendre compte : Qu'il est doux de vivre quand on est jeune ! — Les vieillards disent souvent la même chose, mais avec un soupir, et Bébée souriait.

Les voisins parurent sur leurs portes les uns après les autres, et lui souhaitèrent par-dessus le mur une heureuse année. Les enfants de Vannhart, le brûleur de charbon, qui étaient gueux cependant comme rats d'église, s'élançèrent vers elle du bout de la route, apportant un gâteau fait par leur mère en son honneur ; la mère Bichot, la plus vieille de Laeken, traversa l'herbe mouillée sur des béquilles pour dire à Bébée en secouant sa tête blanche : — Je n'ai rien à te donner, petite, que ma bénédiction, si tu t'en soucies. — Et Bébée, échappant aux enfants, courut s'agenouiller sous cette bénédiction. Trine Krebs, la riche meunière, tout en blâmant la prodigalité de Vannhart, jeta dans le tablier de Bébée ses premières cerises avant d'y avoir goûté elle-même ; enfin un vieillard l'appela, — ces petites cabanes sont proches les unes des autres, séparées seulement par des pommiers ou une haie d'épines ; on peut passer près d'elles sans les remarquer, si l'on ne les cherche pas sous les feuilles comme on ferait d'un nid d'oiseau. Jehan avait été le meilleur ami d'Antoine.

— Viens, mignonne, dit-il d'un air de mystère, entre, j'ai là quelque chose pour toi. Elles étaient à ma fille, à mon Aimée, qui est morte, il y aura tantôt quarante ans, à ce qu'ils disent ; pour moi, c'était hier. Trine Krebs, — elle a le cœur dur, — s'est mise à rire, comme je parlais de ma petite fille : — Pardieu, fou que tu es, ta petite fille aurait soixante ans aujourd'hui ! — Peut-être bien, le moulin neuf a été achevé la semaine de sa mort, et on l'appelle maintenant le moulin vieux, mais ma fille est toujours jeune ! Viens, Bébée.

Bébée le suivit, un peu émue, dans l'intérieur sombre. D'une main tremblante, le vieux ouvrit l'armoire où les paysans de France et des Pays-Bas rangent leur linge de ménage, les dentelles qui servent aux noces et aux baptêmes de plusieurs générations. Un parfum de lavande morte et de roses fanées s'échappa de celle-ci. Sur les planches reposaient une toilette et un voile de première communion.

— Toutes ces choses étaient à elle, murmura le père, et quelquefois le soir, sais-tu ? je la vois descendre le sentier pour venir les chercher. — Rien n'est changé, ni l'herbe, ni les arbres, ni l'étang, ni les maisons. — Pourquoi est-elle seule partie ?

— Père Antoine aussi est parti.

— Il était vieux, lui ! ma fille est jeune ! — Jehan resta une minute devant l'armoire, souriant avec la foi sublime de l'amour et l'entêtement immuable de l'ignorance qui le retenait enchaîné à cette même pensée. — Voilà ses habits, regarde ! — Voici la petite branche d'églantier qu'elle avait à la ceinture la veille du jour où cette charrette la renversa morte. — Tu lui ressembles un peu, Bébée. Je veux te donner les agrafes d'argent qui lui venaient de son arrière-grand-mère. Dieu sait combien elles sont anciennes ! Il convient qu'une fille ait des bijoux. —

Bébée sortit avec les larges agrafes d'orfèvrerie autour de la taille, en versant des larmes sur un chagrin qui n'était pas le sien ; mourir jeune et aimée, au mois de mai ! — L'agrafe d'argent était froide sous sa main comme si elle eût tenu la main de la morte ; mais aussitôt les enfants du brûleur de charbon accoururent à sa rencontre avec des cris d'allégresse : — Oh, Bébée, comme tu brilles ! C'est la sainte Vierge qui t'a envoyé cela. Laisse-moi voir, laisse-moi toucher ! — On dirait des étoiles ! — Et

Bébée dansa volontiers avec eux. Les bijoux d'argent lançaient des étincelles, les voisins accouraient curieux, les chariots à lait arrivèrent en ville une demi-heure plus tard que de coutume ce matin-là ; les hommes eux-mêmes s'arrêtaient pour admirer, leur faulx sur l'épaule. — Ces agrafes n'ont pas leurs pareilles en Brabant, tu en feras de l'or chez les marchands de curiosités de la Montagne de la Cour, dit Trine Krebs, sortant de son étable ; mais la dépouille d'un corps mort porte malheur quelquefois.

Bébée continuait de sauter avec les petits Vannhart, et ne l'entendait pas.

Cependant la fête ne pouvait se prolonger beaucoup à cinq heures du matin, tandis que Bruxelles attendait ses provisions. Bientôt on vit Bébée installée comme toujours sous la tente qui avait garanti avant elle Antoine Maes contre le vent et la pluie, cette tente tannée comme une poire d'automne, battue par le vent comme une voile qui se déploie en face du Broodhuis.

— Va-t-en donc à la Madeleine, tu y feras fortune avec tes yeux bleus, lui disait-on souvent. — Mais Antoine avait toujours juré que leur rustique marchandise ne pouvait lutter contre les trésors d'horticulture qui s'étaient dans ce merveilleux marché aux fleurs, établi sur le modèle de celui de Paris, et, se rappelant ses conseils, elle restait comme lui à l'ombre des tours gothiques qui virent mourir Egmont.

Bruxelles est une jolie ville ; mais surtout arrêtez-vous au milieu de la grande place populeuse, au pied de la maison du roi, qui domine rébarbative les clameurs de la foule, devant l'hôtel-de-ville, qui se détache sur le ciel dans tout le luxe fantasmagorique de l'art du moyen-âge. Ce vieux monde étrange dérobé au progrès recèle ici un encombrellement du douzième siècle qui se couronne de fleurs, plus loin quelque arceau gothique brillait au-dessous d'un entrepôt de laines ; ça et là une gargouille grimaçante rit de son rire de faune au-dessus de la tête inclinée d'une ouvrière en dentelle. Bruxelles fait penser à un joyeux vaudeville français qu'illustreraient par un piquant contraste les enluminures héroïques ou dévotées des vieux missels. La place où se tenait Bébée est peut-être la plus belle de toute l'Europe du nord, avec ses charpentes noircies, ses sculptures dorées, ses fenêtres à blasons, ses pinacles aériens. En contemplant la sévère beauté du Broodhuis, les arabesques merveilleusement fouillées des maisons espagnoles ou les vitraux de la cathédrale, la petite bouquetière réfléchissait beaucoup au monde inconnu qui l'entourait, elle était oppressée par le sentiment vague de sa propre ignorance. — Si je savais ! se disait-elle, si je pouvais apprendre. — Antoine Maes ne lui avait jamais rien dit du Broodhuis, sauf qu'il était déjà debout du vivant de son père, ni de Sainte-Gudule, sinon que sa mère y avait brûlé plus d'un cierge pour son fils aîné, noyé en vue des dunes ; pourtant aucun anti-quaire, aucun artiste n'aimait peut-être Sainte-Gudule et le Broodhuis comme les aimait l'ignorante Bébée. On lui avait conté que jadis les grands hommes sombres étaient venus bâtir des choses magnifiques, et elle pensait : — Peut-être quelqu'un viendra-t-il un jour m'en dire davantage, me dire tout. — En attendant, elle vendait des fleurs au milieu de braves gens qui bavardaient entre eux comme des pies du matin au soir, et qui se demandaient parfois lorsqu'elle contemplait songeuse les tours imposantes ou le ciel bleu : — Que voit-elle donc là-haut ? les morts ou les anges ?

Le jour de sa fête fut célébré sur la place comme au village. La marchande de volaille lui apporta des œufs, le confiseur une corne d'or remplie de papillottes, le bimbelotier une cage, le savatier une paire de souliers rouges. Lorsqu'éclata le carillon, Bébée ne put s'empêcher de croire qu'il disait *Laus deo* à son intention particulière.

La matinée se passa bruyante et affairée ; il y avait beaucoup d'étrangers en ville, et ceux-là ne manquent jamais de visiter la place espagnole ; elle vendit donc vite et bien ses bouquets. A peine lui restait-il quelque chose quand l'*Ave Maria* sonna le signal du départ. Bébée se dirigea vers la cathédrale pour y remercier le ciel de lui avoir donné tant d'amis.

Les passants la regardaient tandis qu'elle suivait le tortueux lacet des rues, les ailes de son petit bonnet palpitantes à la brise comme celles d'un papillon, et ses larges agrafes d'argent tout en feu comme une cuirasse, mais elle ignorait qu'on la regardait. Quelqu'un qui s'appuyait paresseusement à un balcon de la rue Marie-de-Bourgoigne, la vit passer. Il descendit l'escalier et la suivit. L'éclat de la ceinture étincelante au soleil avait d'abord frappé son regard, qu'il avait glissé ensuite jusqu'aux jolis petits pieds. Ce sont de ces hasards que les femmes appellent la destinée.

Bébée entra dans l'église, vide à cette heure, et après avoir fait sa révérence au maître-autel, s'agenouilla dans la chapelle du Saint-Esprit. La tête renversée, elle contempla ces fameux vitraux, dont les riches couleurs s'enflammaient aux derniers rayons du soleil ; elle sentait certainement la beauté recueillie de ce lieu de prière, si loin du monde, où elle était seule, seule, quoiqu'elle comptât des amis, car un bluet des champs n'a pas de pareils dans le seigle qui s'en va au moulin ni l'orge qui enivre.

Quand le soleil parut s'éteindre, quand l'histoire que racontent les vitraux devint inintelligible, Bébée se leva brusquement, inquiète de s'être autant attardée.

— Avez-vous un bouton de rose à me vendre ? dit près d'elle une voix d'homme douce et basse comme il convient devant le saint sacrement.

Bébée se retourna. Elle ne sut pas trop ce qu'elle voyait. Deux yeux sombres souriaient aux siens. Par habitude, elle chercha dans son panier, y trouva trois roses moussues et les lui tendit. — Je ne vends pas de fleurs ici, mais je vous les donne, dit-elle avec une gravité enfantine.

— J'ai souvent besoin de fleurs, reprit l'étranger où vendez-vous les vôtres ?

— Sur la Grande Place.

— Me direz-vous votre nom, belle petite ?

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

Considérant que l'habitude nuisible de fumer et de priser tend constamment à augmenter parmi les jeunes gens, le gouvernement du Haut-Unterwald (Suisse) a décidé de publier dans la Feuille Officielle un arrêté qui menace d'une amende ceux qui, avant d'avoir accompli leur dix-huitième année, font usage du tabac.

J'aurais souhaité qu'on libellât ainsi la loi : —Considérant que fumer est un acte de folie, on ne pourra le commettre que quand on aura l'âge de raison.

On reprochait à un de nos honorables la versatilité de ses opinions.

—Un jour vous dites blanc, et le lendemain rouge ! s'écriait quelqu'un.

—Que voulez-vous, reprit-il, je n'aime pas qu'on se répète !

Une charmante blonde disait à une non moins charmante brune :

—Oh, ma chère ! vous avez un cheveu blanc ! —Arrachez-le moi vite !

—Si je vous l'arrache, dix autres viendront à son enterrement :

—Arrachez-le ! arrachez-le ! s'écrie la pauvre brune. Peu m'importe combien viendront à son enterrement, pourvu qu'ils viennent tous en noir.

Ces Marseillais sont épiques : L'un d'eux arrive à Paris. L'Ami-Guide traditionnel le pilote à travers la capitale et le fait asseoir vers dix heures sur la terrasse d'un café du boulevard.

Le garçon apporte de l'eau frappée.

—Hein ? dit l'ami, voilà une invention que vous n'avez pas à Marseille ? Dans tous les cas, vous ne pouvez avoir d'eau plus fraîche que celle-là.

—Ah ! mon cher, la nôtre est tellement froide, dans la saison où nous sommes, que l'on est obligé d'y mettre de l'eau chaude pour pouvoir la boire.

A la suite d'une polémique engagée dans l'Événement et dans le Soir entre MM. Aurélien Scholl et Robert Mitchell une rencontre a eu lieu le 2 juillet, sur le territoire du Luxembourg, et a donné lieu au procès-verbal suivant :

Procès-verbal de combat.

« Frontière du Luxembourg.

« Conformément aux conventions arrêtées la veille par leurs témoins respectifs, MM. Aurélien Scholl et Robert Mitchell ont eu ce matin à dix heures, une rencontre à l'épée sur le territoire étranger.

A la troisième reprise, M. Scholl ayant eu l'avant-bras droit traversé de part en part par l'épée de son adversaire, les témoins ont d'un commun accord mis fin au combat qui devait cesser au premier sang.

Les témoins ont eu alors le regret de constater que deux circonstances malheureuses donnaient à la blessure une certaine gravité exceptionnelle : des artères et des nerfs ont été coupés, et M. Scholl en essayant de parer brusquement le coup qui allait l'atteindre a brisé l'épée de son adversaire au ras du bras, tandis que la pointe faisait saillie de l'autre côté.

M. le docteur Thévenot, ami commun de MM. Scholl et Mitchell, a sur le champ donné ses soins au blessé et a pu extraire le fer de la plaie.

Les deux adversaires se sont séparés complètement réconciliés.

Fait double, le 1er juillet 1874, ont signé le présent procès-verbal :

Les témoins :

De M. A. Scholl : Eug. Sigurg, E. Dehaud,

De M. R. Mitchell : A. Wächter, P. Fraissinaud.

M. Louis Reybaud, l'auteur de Jérôme Paturolet, a trouvé enfin cette position sociale que le héros de son roman avait vainement cherchée. Il vient d'être nommé receveur-percepteur à Paris, à l'âge de 73 ans. C'est le cas de dire qu'il était temps s'il ne voulait pas éprouver le sort de Jérôme.

Il s'agit d'un musicien célèbre, F. Berton, qu'on appelait « le grand Berton » (c'était avant Rossini et Meyerbeer).—Cinq ou six opéras, dont un, Montano et Stéphanie, avait obtenu beaucoup de succès, faisaient qu'il recevait régulièrement des droits d'auteur.

En homme qui prenait un juste souci de son intérieur, le musicien remettait religieusement à sa femme la somme intacte. De son côté, Mde. Berton plaçait toujours au gousset de son mari une pièce d'or de vingt francs, afin, disait-elle, qu'il gardât son rang de grand artiste et qu'il eût l'air de quelque chose.

Cette pièce d'or, l'Orphée ne l'écornait presque jamais.

Un jour, Mde. Berton vit revenir son mari tout joyeux, un paquet sous le bras. Il marchait plus légèrement qu'un andante.

—Qu'as-tu donc là, sous le bras ? lui demanda-t-elle.

—Tu ne devines pas ? —Non.

—C'est aujourd'hui ta fête, et... —Tu as voulu me la souhaiter ? Rien de plus aimable. Mais qu'apportes-tu là, voyons ?

—Ça ? C'est une bouteille de champagne et des biscuits de Reims.

—Du champagne ! Je n'en bois jamais ! Tu sais bien que je ne puis pas le souffrir.

—Oui, sans doute ; mais, moi, je l'aime beaucoup.

Et « le grand Berton » but, ce soir-là, sa bouteille d'Ay à la santé de sa femme, qui, trempant un biscuit dans un verre d'eau, répétait de temps en temps :

—Eh bien, c'est égal, j'aurais mieux aimé que tu m'apportasses autre chose.

D'autant plus qu'il est question d'installer un établissement d'espèce inédite.

Cet établissement serait un restaurant-concert qui sous-louerait les galeries Frascati.

Pourquoi non ? Entendre de bonne musique en savourant un bon dîner est un gourmet.

Mais il faut, bien entendu, s'en tenir à la musique instrumentale, sans quoi les chanteurs et les chanteuses seraient soumis à des épreuves par trop cruelles.

Je me rappelle avoir vu fonctionner jadis à Asnières un établissement analogue, où chantaient deux ou trois malheureuses femmes et où deux ou trois hommes non moins malheureux, roucoulaient des romances et débitaient des chansonnettes comiques.

C'était d'un effet impayable.

Sur l'estrade, une blonde vaporeuse disait en la bémol, en mettant la main sur son cœur :

—Je donnerais mon âme pour... —Un fricandeu à l'oseille ! beuglait le garçon.

Ces duos non prévus provoquaient des hurrahs dans l'auditoire. Le public finit par s'en mêler et pardonner la réplique.

Quand la prima donna s'écriait, sur l'air de Galathée : — Ah ! verse encore !

Tous les assistants reprenaient ensemble : —Pas de crème, madame !

Comme bien vous pensez, cela ne put pas durer plus longtemps. La police fit fermer l'établissement. Le restaurant-concert saura éviter ces écueils. Non bis in idem.

M. de Goulard est mort cette semaine.

Cependant un heureux hasard a mis à même de donner de l'honorable et regretté député une pensée où la droiture de son caractère se peint tout entière.

C'était, il y a un an environ, dans le salon d'un de ses collègues en députation dont la femme fait collection d'autographes.

Un Album circulait.

M. de Goulard fut prié d'y écrire quelque chose.

Il prit la plume et traça ces lignes :

« La loyauté est encore la plus grande de toutes les habiletés et le plus sûr moyen de parvenir. On ne marche pas plus vite en prenant un chemin où il y a de la boue. »

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A Ste. Anne du Bout de l'Isle, le 22 juillet, George Amédée Alcide, enfant de G. Madore, M. D., à l'âge de 10 mois et 17 jours.

A Putnam, Conn., le 14 courant, à l'âge de 3 ans 7 mois 11 jours, Anathoide Chaume, fils de Anathoide Chaume, agent de L'Opinion Publique.

A Putnam, le 16 courant, à l'âge de 49 ans, Hortence Dubuque, épouse de Louis Racicot, père, après une longue maladie de 6 ans soufferte avec une résignation vraiment chrétienne. Elle laisse pour déplorer sa perte 12 enfants et un grand nombre de parents et d'amis qui ne l'oublieront jamais.

Les journaux de St. Hyacinthe sont priés de reproduire.

FÊTE ST. JEAN-BAPTISTE.

Les deux numéros de l'Étendard National, contenant le compte rendu de la grande fête et comprenant 36 pages dont

20 DE LECTURE

ET 16 DE GRAVURES,

sont en vente au bureau de rédaction et d'administration de

L'ÉTENDARD NATIONAL,

No. 20, CENTRAL EXCHANGE, Worcester, Mass.

PRIX, 25 CENTINS.

PAR LA POSTE, 30 CENTINS.

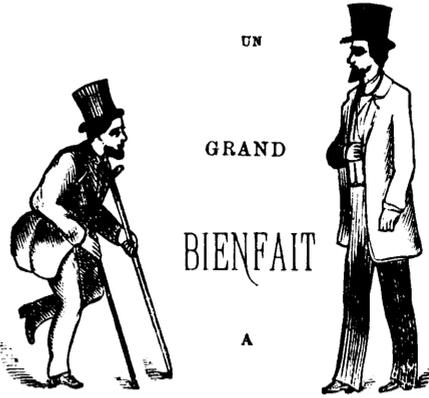
Adresser à

FERD. GAGNON,

Worcester, Mass.

5-31-4f-51.

INFAILLIBILITÉ!



L'HUMANITE SOUFFRANTE.

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des États-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les « Artifices du Commerce », sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous agissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin : nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON,

Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de

NORTHROP & LYMAN,

Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille ; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépressionnement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants.

Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Otawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00. Le même par la poste... \$1.20.

S'adresser à G. E. DEBARATS,

4-51f-410

Montréal.

REMEDE INFAILLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DÉPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac. J'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours je prends des Amers de M. Dépati. Je suis parfaitement guéri. Je ne me sens plus aucun mal. Je suis bien redevenu de ma santé à M. Dépati. Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Dépati. LAURENT MILLETTE.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé attaqué de consommation, voilà à peu près quatre ans, je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque toujours envie de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de M. Dépati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri.

Je recommande bien les Amers de M. Dépati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP,

Rue Hypolite.

M. Dépati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ses faibles moyens.

M. Dépati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémorrhoides, Panaris.

EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO.

5-24-52 f-481.

A. BELANGER, Marchand de Meubles,

A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter (quand même ils ne voudraient pas acheter) l'assortiment de meubles des mieux finis et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de petits meubles de fantaisie, trop longue à énumérer. Le tout est marqué à des prix qui défont toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal. Montréal, 24 avril 1874. 5-18-12 f-471

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUIN 1874.

PAR PAUL DE MALIJAY.

GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES

D'IMPRESSION

SE VEND CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.

PRIX 50 CENTS

5-26-4f-483

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUTS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-38-52.

S. D. LEDOUX,

MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses

183, RUE MURRAY,

MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seule sans aucun secours.

Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année son d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRES-REDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES.

5-24-8f-480.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DEBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.